

jocelyn boisvert

le jour où j'ai perdu la tête



Le jour où j'ai perdu la tête

... vous pourrez la retrouver en visitant
notre site au: www.soulieresediteur.com



**Du même auteur
chez le même éditeur**

Un livre sans histoire, roman, coll. Graffiti, 2004. Sélection
White Ravens 2005

Ne lisez pas ce livre, roman, coll. Graffiti, 2006. 4^e position
au Palmarès Communication-Jeunesse 2007-2008

Mort et déterré, roman, coll. Graffiti, 2008. Finaliste au Prix
du Gouverneur général du Canada 2009

Des nouvelles tombées du ciel, nouvelles, coll. Graffiti, 2009.
Prix AQPF-ANEL 2010

Personne ne voit Claire, nouvelle, coll. Graffiti Novela, 2010

Le livre somnifère, roman, coll. Graffiti, 2010

Chez d'autres éditeurs

Les 101 peurs du petit Robert, roman, coll. Échos, éditions
Héritage, 1998

La mauvaise fortune du brigadier, roman, coll. Girouette,
éditions Vents d'Ouest, 2003

Un méchant tour du destin!, roman, coll. Girouette, éditions
Vents d'Ouest, 2005

Le Garçon hanté, roman, coll. Dès 9 ans, éditions de la Paix,
2007

Les neuf noms de la Reine-Ronron, roman, coll. Girouette,
éditions Vents d'Ouest, 2008

Un Bonhomme à la mer, album illustré, éditions la Morue
verte, 2008

Fou rire extrême, roman, coll. Vive le vent !, éditions Vents
d'Ouest, 2009

La Petite Amie de Martin Gouin, roman, coll. Passeport,
éditions de la Paix, 2009

Boris au pays des clowns, roman, coll. Vive le vent !, éditions
Vents d'Ouest, 2010

Mon ami Sam est gentil mais... tellement casse-pieds !,
roman, coll. Mes parents sont gentils mais..., éditions
FouLire, 2011

Esprits de famille, tome 1 *Bienvenue chez les Paradis*,
roman, éditions FouLire, 2012

Jocelyn Boisvert

**Le jour
où j'ai perdu la tête**



**SOULIÈRES
ÉDITEUR**

www.soulieresediteur.com

case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion Sodec — du gouvernement du Québec.

Dépôt légal: 2012

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Boisvert, Jocelyn

Le jour où j'ai perdu la tête
(Collection Graffiti ; 78)

Pour les jeunes de 13 ans et plus.

ISBN 978-2-89607-161-6

I. Titre. II. Collection: Collection Graffiti ; 78.

PS8553.O467J68 2012 jC843'.54 C2012-940592-2

PS9553.O467J68 2012

Illustration de la couverture :
Pascal Colpron

Conception graphique de la couverture :
Annie Penrec'h

Copyright © Jocelyn Boisvert et Soulières éditeur

ISBN 978-2-89607-161-6 (version papier)

ISBN 978-2-89607-178-4 (version EPUB)

ISBN 978-2-89607-196-8 (version PDF)

Tous droits réservés

*Perdre la tête, c'est facile.
Le plus dur, c'est de la retrouver!*

Julien Binette

À Mariko et Christophe,
qui aiment bien perdre la tête de temps à autre,
mais qui sont capables de la remettre
en place le moment venu.

1

Le rendez-vous

J'AI RENDEZ-VOUS AVEC JULIETTE PAPINEAU AU PARC MARIE-ANTOINETTE DANS EXACTEMENT TREIZE MINUTES ET DEMIE ET... JE SUIS MORT DE TRAC !

Cette fille me fait perdre mes moyens. Je suis si bouleversé en sa présence que j'ai du mal à prononcer une phrase sans m'enfarger dans mes mots.

— Alors, mon Roméo, prêt à emballer le cœur de ta jolie Juliette ? lance ma sœur Laurie, au volant de la voiture.

J'examine mon reflet dans le rétroviseur de l'auto, incapable de ne pas grimacer. Arrgh ! J'ai l'impression que mon acné pousse à vue d'œil !

— J'ai un mauvais pressentiment. Je crains une catastrophe...

— Mais t'as peur de quoi ? que le ciel te tombe sur la tête ? s'exclame ma sœur en quittant un moment la route des yeux. Eh bien, tu sauras que c'est la meilleure chose qui pourrait t'arriver. On appelle ça un coup de foudre !

Elle m'adresse un sourire facétieux avant de m'ébouriffer les cheveux.

— T'es un gars formidable, Julien. Et je ne t'ai jamais vu aussi beau bonhomme.

Comment veux-tu qu'elle te résiste ? insiste-t-elle avant d'enfoncer la pédale de frein.

— Mais qu'est-ce qui te prend ?

Sans la ceinture de sécurité, je me serais fracassé le nez sur le tableau de bord et ma face aurait pissé le sang. Le look idéal pour se présenter à un rendez-vous galant !

— Il me prend que j'ai envie de t'offrir un petit quelque chose pour marquer l'occasion. L'arme fatale qui fera succomber la dame de tes pensées !

Ma chauffeuse privée stationne en parallèle devant la boutique *Le nez plus ultra*.

— Mais les gars ne se parfument pas ! dis-je tandis que Laurie sort du véhicule.

— Mais si ! m'assure-t-elle en s'accoudant ensuite à ma fenêtre. Sois pas macho. Les gars aussi ont le droit de sentir bon. C'est même un impératif si tu veux qu'elle te piffe ! Par contre, si tu tiens vraiment à sentir mauvais, je peux te ramener un flacon de « Divine Bouse Bovine », ou de « Fragrance Flatulence » ?

Ma sœur me conseille de m'en remettre à son expertise dans le domaine. Pour en avoir un elle-même, elle sait comment fonctionne un cerveau féminin.

— Allez, Julien le tombeur, montre-moi ton sourire le plus craquant !

J'en esquisse un, très faiblement, sans laisser entrevoir la moindre dent. L'idée d'empes-

ter l'eau de rose à des kilomètres à la ronde ne me réjouit pas tellement.

— T'en fais pas, fréro. Quand la fille de tes rêves se matérialisera devant toi, à l'horizon de ta bouche apparaîtra un sourire lumineux qui ensoleillera ton visage tout entier.

— C'est de qui, ça ? Ton Baudelaire encore ?

— Non, de moi, rectifie-t-elle avant de disparaître à l'intérieur du *Nez plus ultra*.

J'attends, de plus en plus angoissé, en pensant que Juliette est trop belle pour moi et que je devrais peut-être profiter de l'occasion pour filer en douce. Hmm, que faire ? J'implore les cieux de m'indiquer la voie à suivre...

Comme par miracle, j'aperçois à ce moment-là un bout de papier virevolter sur le trottoir. Celui-ci termine sa course juste à côté de la roue avant de la voiture. Je tends le cou pour mieux voir. Tiens ! Un billet de vingt dollars. Mon jour de chance !

C'est alors que la vitre électrique se met à remonter. Va savoir comment, la boucle de ma ceinture de pantalon s'est coincée sous la commande. Tandis que j'essaie en vain de la dégager, je sens le contact froid de la guillotine de verre sur ma pomme d'Adam. Je tente de crier à l'aide, mais le couperet me tranche le cou avant que je ne réussisse à émettre un son.

Ploc ! Ma tête tombe dans la rue, entre le véhicule et le trottoir.

Dans une flaque d'eau sale en plus.
Aussi bien dire que mon rendez-vous avec
Juliette Papineau vient de tomber à l'eau !

2

Un corps désorienté

A PRÈS AVOIR ÉTÉ DÉCAPITÉ, LE CORPS DE JULIEN BINETTE RETOMBE SUR LE SIÈGE, LIBÉRANT DU COUP LA BOUCLE DE CEINTURE DE SON PANTALON.

Il demeure immobile, sans trop savoir quoi faire de sa peau. Au bout d'un moment, il tourne les épaules du côté conducteur, redresse son avant-bras pour mettre sa montre-bracelet en évidence. Sa cage thoracique se gonfle à fond, puis se dégonfle. Soupir.

Sa main se déplace ensuite sur l'accoudoir à la recherche de la commande de la vitre. Une fois qu'il l'a localisée, il la baisse, la monte, la rebaisse encore, comme s'il cherchait à résoudre une énigme.

Soudain, l'envie lui prend de se dégourdir les jambes. Il ouvre la portière, pose avec précaution un pied sur le trottoir, sans entendre les cris désespérés de la tête qu'il vient de laisser tomber.

Julien s'engage sur la voie piétonnière en allongeant les bras devant lui à la façon d'un non-voyant, sans chien guide ni canne blanche. Il place un pied devant l'autre, sans

avoir la plus petite idée de la direction qu'il prend.

Arrivent deux adolescentes branchées, en mini-jupe et talons hauts, qui jasant avec leur cellulaire. À la vue du garçon décapité, elles ralentissent le pas et se retiennent de pouffer.

— Attends un peu, dit l'une d'elles au téléphone. Y a Frankenstein qui s'amène !

— Il est pas possible, ce gars ! s'exclame l'autre. Hé, il faut que tu voies ça. Je t'envoie une photo...

Aussitôt dit, aussitôt fait. Elle brandit son cellulaire vis-à-vis de l'entrejambe de Julien.

— T'as vu ? Cet idiot se promène la bragette ouverte !

— Attention aux courants d'air ! ajoute sa copine. Tu vas attraper un rhume ! Ha ! Ha ! Ha !

Les deux filles se marrent tant qu'elles chancellent et manquent de s'écrouler par terre. Julien les croise sans leur accorder la moindre attention.

En sortant de la parfumerie avec un sac à la main, Laurie jette un œil dérouté sur les deux ados pliées en deux, sans remarquer le corps étêté qui poursuit son chemin cahin-caha, et elle regagne la voiture au pas de course.

Au moment où elle prend place derrière le volant, le corps ambulante disparaît au coin

de la rue. Laurie Binette n'a pas vu son frère passer.

Elle regarde de tous les côtés.

— Mais... Mais où il est passé, le p'tit maudit ? !

— Je suis ici, Laurie !

La voix du « p'tit maudit » se perd avant de se rendre jusqu'à ses oreilles.

— Il a filé. J'aurais dû m'en douter ! grognait-elle en frappant le volant, puis en démarrant sur les chapeaux de roues.

3

Un homme sans défense

AÏE ! TOMBER FACE PREMIÈRE SUR L'ASPHALTE, SANS BRAS POUR AMORTIR LE CHOC, ÇA FAIT MAL EN SAPRISTI ! Déjà que je ne me trouvais pas joli joli devant le rétroviseur, à présent mon visage doit être couvert d'ecchymoses et d'égratignures.

Bon sang ! Ces foutues vitres électriques sont aussi tranchantes que des lames de rasoir. Je me suis toujours demandé ce qui arriverait si je me faisais choper un doigt en remontant la vitre d'une auto. Maintenant, je le sais. Un homme averti en vaut deux, j'en suis la preuve vivante !

À ma grande surprise, la portière au-dessus de ma tête s'ouvre soudain et j'aperçois, du coin de l'œil, mon corps qui sort du véhicule pour faire une promenade de santé.

— Hé ! Mais tu vas où comme ça ? Reviens ici tout de suite ! C'est un ordre !

De toute évidence, il ne m'entend pas. Il est sourd comme un pot, cet abruti !

Sans farce, je fais dur sans tête. J'ai l'air d'un bébé qui en est encore à ses premiers pas.

Lorsque j'entends claquer une autre portière, je hurle à m'en briser les cordes vocales (au point où j'en suis !).

— *JE SUIS ICI, LAURIE !*

Misère ! Elle non plus n'entend rien. Sans poumons, ma voix ne porte presque pas.

En s'éloignant, le bazou me crache son haleine polluée en pleine gueule. Et le vingt piastres s'envole pour venir se coller sur mes lèvres. Beurk ! Je souffle sur le billet infesté de microbes pour l'éloigner de mon visage. Celui-ci se loge sous mon menton, trempant dans une petite mare brunâtre.

Je n'arrive pas à croire que Laurie soit partie sans moi. Elle aurait pu au moins s'assurer que je n'étais pas caché sous la voiture avant de démarrer !

Si mon corps avait gardé ses jolies fesses sur son siège au lieu d'aller courir la galipote, ma sœur aurait certainement remarqué quelque chose qui cloche chez moi et je ne serais pas dans ce sale pétrin en ce moment.

Au lieu de gaspiller ma salive à héler les passants, j'attends. Tôt ou tard, quelqu'un me viendra en aide.

Au bout de dix minutes, j'attends encore. Si les bonshommes sans tête ne courent pas les rues, les bons samaritains non plus.

Tout compte fait, si je veux sortir de cette impasse, je dois me déplacer par mes propres

moyens. Lesquels sont assez limités, j'en conviens. Dilater les narines ou battre des cils à grande vitesse ne m'avancera à rien. Mon salut se trouve plutôt dans mes maxillaires.

En jouant du menton et au prix d'un effort surhumain, je parviens à parcourir une certaine distance. À vue de nez, je dirais un bon demi-millimètre. Alors que je suis sur le point de me disloquer la mâchoire, une chenille poilue et grassouillette me double. En la regardant filer, au bord du désespoir, je suis alors témoin d'un meurtre aussi abominable que gratuit. Une espadrille venue du ciel écrabouille la bestiole rampante.

Dans ma position, je n'arrive pas à voir la tête de cet assassin sans scrupule. Je n'aperçois qu'une paire de bas blancs remontés à hauteur des genoux et deux chaussures qui semblent me dévisager avec hostilité. Tandis qu'elles se rapprochent, je prie tous les dieux de l'univers pour qu'elles ne me confondent pas avec un ballon de soccer. Je n'ai pas du tout envie qu'elles me bottent le derrière... de la tête.

C'est pire que ça. Apparemment, cette espadrille de malheur me réserve le même sort que celui de cette pauvre chenille. Elle se dresse au-dessus de moi, menaçante, puis, contre toute attente, se dépose en douceur sur mon front pour me faire basculer sur l'occiput. Une position nettement plus confortable, qui

me permet de contempler le visage du terrible exterminateur de bêtes. Il s'agit d'un garçon âgé de huit ans tout au plus, qui m'observe avec un mélange de curiosité et de dégoût.

— Hé ! C'est pas d'un coup de pied que j'ai besoin, mais d'un coup de main, dis-je avec un sourire avenant. Comme tu peux le constater, je n'ai plus de jambes, alors ce serait gentil de me confier les tiennes pour m'aider à retrouver le reste de mon corps...

L'enfant ne prête pas la moindre attention à mon charabia. Du bout de sa chaussure, il fait glisser le billet de banque vers lui.

— Je vais te payer, bien entendu ! Que dirais-tu d'un beau vingt dollars ?

Vif comme l'éclair, le garçon ramasse l'argent et décampe en quatrième vitesse.

— Espèce de p'tit voleur ! Je vais le dire à tes parents !

Alors que je m'égosille à le traiter de tous les noms, une voiture de police ralentit à mon approche. L'agent assis du côté passager me lorgne à travers son rétroviseur, le visage en forme de point d'interrogation, puis fait signe à son partenaire de faire marche arrière.

Enfin sauvé ! Avec la police, je suis entre bonnes mains. Et l'affreux jojo ne perd rien pour attendre. Quand il aura les flics aux trousses, il y repensera à deux fois avant de dépouiller un homme sans défense !

4

Cervelle d'oiseau

JULIEN SE BALADE SUR LE TROTTOIR AVEC POUR SEUL VISAGE LE BONHOMME SOURIRE FIGURANT AU CENTRE DE SON T-SHIRT. LES PASSANTS S'ÉCARTENT SUR SON PASSAGE EN LE DÉVISAGEANT D'UN AIR REN-FROGNÉ.

Non loin de là, une horde de mouettes se disputent des miettes de pain. L'arrivée chancelante de Julien perturbe le festin des volatiles qui s'éparpillent dans les airs.

— Hé ! proteste un vieillard assis sur un banc public. Faites attention à...

Bing !

Un lampadaire stoppe de façon brutale la trajectoire de Julien.

— ... à mes petits oiseaux.

L'ado se masse l'épaule en se gardant bien de grimacer de douleur.

— Pas trop sonné, gamin ?

Ledit gamin fait la sourde oreille et bifurque du côté de la rue.

— Mais il est complètement suicidaire, ce garçon ! s'écrie le monsieur qui se redresse étonnamment vite pour un homme de son âge.

Avec la poignée de sa canne, il accroche le jeune écervelé par le bras et l'arrête juste avant qu'une voiture ne le percute de plein fouet.

— Holà ! Tes parents ne t'ont jamais appris à regarder des deux côtés avant de traverser la rue ? le réprimande-t-il en l'escortant jusqu'au banc. Estime-toi chanceux d'être encore debout. Si je n'étais pas intervenu, la voiture t'aurait écrasé comme une galette.

Il l'aide à s'asseoir, puis prend place à ses côtés dans le but de lui faire entendre raison.

— Je ne suis pas psychologue ni rien mais, à première vue, je dirais que tu traverses une mauvaise passe. Je me trompe ?

Droit comme une barre, Julien ne se donne pas la peine de répondre.

— Tu sais, la mort ne règle pas tout. Pense aux belles années qui sont devant toi. L'avenir te tend les bras, mon gars !

— ...

— Dis donc, tu n'es pas bavard, toi ! Tu sais, ça fait du bien parfois de se confier à un étranger. Après s'être vidé le cœur, on se sent plus léger.

— ...

— Je ne suis pas devin, ça non, mais laisse-moi tout de même deviner : c'est à cause d'une fille, pas vrai ?

Le corps se tourne vers son interlocuteur.

— Ah ! les femmes ! soupire le vieillard avec nostalgie. Elles nous font tourner la tête

et après, elles nous la font perdre. Je sais ce que c'est.

Sur cette confiance, une mouette intrépide se pose sur l'épaule de Julien, alléchée par la masse de chair sanguinolente de son cou.

— Elle t'a envoyé balader, c'est ça ?

En guise de réponse, un cellulaire se met à sonner, faisant fuir l'oiseau affamé.

— Je crois que c'est ton téléphone qui sonne. Tu ne réponds pas ?... Si ça se trouve, c'est ta copine qui souhaite reprendre avec toi.

À la neuvième sonnerie, le vieillard fouille les poches de pantalon de l'ado. Il dénicher le bruyant appareil et répond aussitôt.

— Allô ?

— Mais t'es où ? Qu'est-ce que tu fous ? !
JULIETTE EST LÀ ! Elle t'attend !

— Qui c'est, Juliette ? s'informe le vieil homme.

— Julien, c'est toi ? Qui est à l'appareil ?

— Pierre Gendron, mais tout le monde m'appelle monsieur Pigeon, parce que j'aime bien nourrir les oiseaux et que...

— Qui que vous soyez, ce cellulaire ne vous appartient pas ! Où l'avez-vous trouvé ?

— Dans la poche de pantalon de mon ami.

— Passez-le-moi IMMÉDIATEMENT !

— Euh... Je crains qu'il ne veuille parler à personne. Même à moi, qui ai été très gentil

avec lui – à vrai dire, je lui ai sauvé la vie –, il n'a pas dit un mot.

— Où êtes-vous ? crie Laurie à l'autre bout du sans-fil.

— Sur mon banc, comme d'habitude.

— Écoutez-moi, monsieur Machinpigeon-truc. Ça fait un quart d'heure que votre ami, comme vous dites, devrait être au parc Marie-Antoinette en train de faire la cour à sa princesse adorée. S'il ne se présente pas au rendez-vous dans les prochaines minutes, elle va... Il va où, lui, comme ça ? Hé ! Attention à ma...

— Ça va, mademoiselle ? Allô ? Allô !... La ligne a coupé, conclut le vieillard en haussant les épaules.

Il éteint le cellulaire et le remet à son ami qui, ne sachant qu'en faire, le balance par-dessus son épaule. L'objet exécute une série de saltos arrière avant de finir son vol au fond d'une poubelle.

— Joli tir ! siffle monsieur Pigeon.

La mouette qui tournoyait au-dessus du garçon décapité revient à la charge et, sans se gêner, plonge son bec dans l'immense plaie à vif.

— Je ne suis pas humoriste, mais vu d'ici – hé ! hé ! – on dirait vraiment que t'as une cervelle d'oiseau !

Tout en chassant le parasite à plumes avec sa canne, il ajoute :

— Allez, fini les plaisanteries ! Une demoiselle t'attend et il serait inconvenant de la faire patienter plus longtemps.

Trouble de l'ordre public

LE POLICIER SORT DU VÉHICULE ET S'APPROCHE D'UN PAS PESANT.

— Je peux vous demander ce que vous fabriquez là ? dit-il sans s'embarrasser d'aucune forme de salutation.

Je suis tenté de répondre que je joue au ping-pong ou que je me tourne les pouces, mais le moment me semble mal choisi pour faire de l'humour.

— Rien du tout, monsieur l'agent.

— Peut-être pourriez-vous ne rien faire ailleurs que dans la rue ? À votre avis, ils servent à quoi, les trottoirs ?

— C'est que, pour être franc, je ne me considère pas comme un piéton.

— Vos considérations ne m'intéressent pas. Vous êtes dans un espace réservé aux véhicules automobiles, alors que ce soit en marchant ou en roulant, je vous demande de circuler.

La tête haute et le regard autoritaire, il attend que j'obéisse. Je ne demande que ça, faire de l'air.

Devant mon refus d'obtempérer, il décide de sévir.

— Vos papiers d'identité, s'il vous plaît.

— Euh... Je ne les ai pas.

— Où sont-ils ?

— Dans mon portefeuille... qui se trouve dans mon pantalon.

— Quel pantalon ?

— Celui que je porte.

— Je ne vois aucun pantalon.

— C'est que... mon corps est parti avec. Monsieur l'agent, j'implore votre indulgence, vous voyez bien que je ne suis pas dans mon état normal.

— Qu'insinuez-vous ? Que vous êtes sous les effets de la drogue ?

— Non, non ! Je veux dire qu'il m'est arrivé un pépin. Vous vous doutez bien que si j'avais mes jambes, je ne ferais pas le pied de grue ici.

— Vos jeux de mots ne m'amuse pas, jeune homme. Donc, vous prétendez que votre corps vous a faussé compagnie. C'est exact ?

J'approuve d'un signe de tête. Enfin, j'essaie. À défaut d'y arriver, j'acquiesce de vive voix.

— Et je devrais vous croire sur parole ? Qui me dit que vous n'êtes pas né avec ce très sérieux handicap ?

Je suis bouche bée devant l'imbécillité de mon interlocuteur. Combien d'années de scolarité faut-il pour devenir policier ?

— Téléphonnez à la maison et posez la question à mes parents, ou à ma sœur Laurie, ils

vous diront que j'ai une tête sur les épaules en temps normal.

— Je passe l'éponge pour cette fois-ci, déclare le policier, magnanime. Mais sachez que j'aurais pu vous flanquer une contravention pour trouble de l'ordre public. Une tête qui prend ses aises dans la rue peut rendre les automobilistes nerveux et provoquer des accidents.

Sur ces gentilles paroles, le policier enfile des gants de cuir pour me soulever et me déposer sur le trottoir, trente centimètres plus loin.

— Merci, monsieur l'agent, dis-je par pure politesse.

— Je vous préviens, la prochaine fois que je vous surprends à jouer les m'as-tu-vu au milieu de la rue, je ne serai pas aussi aimable. Tenez-vous-le pour dit ! Bonne journée.

L'agent tourne les talons puis disparaît dans son véhicule sans autre forme de procès. Et moi qui croyais qu'il courrait après le garnement qui m'a dérobé mon vingt piastres !

J'étais à la rue et, maintenant, je fais le trottoir ! Pas sûr que ma situation se soit vraiment améliorée !

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de ma peau ? Je n'ai guère le loisir de méditer sur la question. Un objet contondant frappe l'arrière de mon crâne, me faisant exécuter je ne sais combien de roulades. Une fois immobilisé,

j'ai encore la tête qui tourne. Aussi paradoxal que ça puisse paraître, j'ai le cœur au bord des lèvres.

Un trentenaire bon chic bon genre s'accroupit devant moi et me dévisage d'un air plus amusé qu'étonné. Il retire ensuite quelques minuscules cailloux qui se sont incrustés dans la peau de mon visage au cours de mon numéro d'homme-ballon.

— Ça va ?

— Si les passants regardaient davantage où ils mettent les pieds, ça irait mieux, ne puis-je m'empêcher de rétorquer, encore nauséux.

— Je peux faire quelque chose pour me faire pardonner ?

— Si ! Vous pouvez m'aider à retrouver le reste de mon corps.

— J'ai une meilleure idée, dit-il en passant le doigt sur la barbe naissante de son menton.

Sans me consulter, il me fait visiter l'intérieur de son sac, un sac de sport rempli de vêtements qui sentent bon la transpiration. J'ai l'impression – assez désagréable merci – d'avoir le nez collé sur les aisselles de mon ravisseur.

Rien pour alléger mon mal de cœur !

Juliette Papineau

EN ARRIVANT AU PARC MARIE-ANTOINETTE, MONSIEUR PIGEON FAIT HALTE POUR REPRENDRE SON SOUFFLE, PUIS, LA MAIN EN VISIÈRE, IL SCRUTE LES ALENTOURS.

— Ah ! la voilà ! s'exclame-t-il en repérant au loin une fille qui se berce sur une balançoire. Fiou ! Elle t'a attendu. C'est ton jour de chance, mon vieux !

Il regarde Julien une dernière fois, avec de la tendresse dans les yeux.

— C'est ici que nos chemins se séparent. À toi de jouer ! dit-il en lui assénant une claque virile sur l'épaule, question de le requinquer.

L'ado vacille, retrouve son équilibre, puis reste sur place.

— C'est pas le moment de changer d'avis, hein ? Je ne suis pas philosophe, surtout pas, mais t'as une chance de reconquérir ta dulcinée, ce serait bête de la manquer. Allez, fonce ! Mords dans la vie !

À ces mots, il oriente Julien vers les balançoires et lui donne une poussée dans le dos. Le garçon se met alors en marche.

Le vieillard le regarde s'éloigner en hochant la tête d'un air désolé.

— Ça ne l'aurait pas tué de dire merci, marmonne-t-il avant de faire demi-tour et de retourner auprès de ses compagnons à plumes.

Lasse d'attendre, Juliette Papineau commence à penser qu'on l'a menée en bateau. Elle s'apprête à lever l'ancre lorsqu'elle remarque un individu étrange qui se promène au milieu des modules de jeu avec une démarche de somnambule. Celui-ci s'étale de tout son long dans le carré de sable. Juliette s'esclaffe, mais avec un sentiment de culpabilité toutefois. Au lieu de rire de son malheur, elle devrait plutôt lui porter assistance.

Tandis qu'elle s'approche de lui, le gars redresse son torse à l'aide de ses bras, comme s'il cherchait à comprendre dans quel borbier il s'est enlisé.

— Ça va ? s'informe Juliette. Il ne faut pas te promener à l'aveuglette, sinon tu risques de te cogner le nez partout.

Parlant de nez, elle a beau examiner le spécimen sous toutes les coutures, elle n'en trouve aucun au milieu de son visage. Pire que ça, elle ne distingue pas de visage. Elle déglutit, un brin mal à l'aise.

Julien s'assoit, plonge sa main dans le sable et le laisse glisser entre ses doigts. Puis il en lance une poignée en l'air, provoquant

une pluie de sable qui fait sourire Juliette. On dirait bien qu'il a retrouvé sa bonne humeur, songe-t-elle.

Elle l'aide ensuite à se remettre sur pied. Une fois debout, Julien refuse de lui rendre sa main.

— Dis donc, tu t'attaches vite, toi ! observe Juliette en riant jaune sur les bords.

Pris de curiosité, Julien entreprend d'explorer ce qui se trouve au bout de cette main si secourable. Il tâte un bras, une épaule, un cou, un menton, des lèvres, un nez, des paupières... Il promène ses doigts sur ce si joli visage et, dans un élan incontrôlable, il serre la fille dans ses bras. Juliette observe le moignon sanguinolent au-dessus duquel devrait, en toute logique, trôner une tête, le renifle avec circonspection, sans trop savoir quoi en penser.

Après avoir réussi l'exploit de se libérer de cette étreinte inopportune, elle assoit l'étrange garçon à une table à pique-nique non loin de là.

— J'ai remarqué ta blessure au cou. C'est normal ? C'est douloureux ? Tu n'as pas peur que ça s'infecte ? Ne vaudrait-il pas mieux mettre un pansement ?

Alors que Julien ne daigne répondre à aucune des quatre questions, la fille se tape le front en se traitant d'idiote.

— C'est vrai ! Où ai-je la tête ? dit-elle en replaçant sa casquette. Sans bouche, c'est dur de s'exprimer, hein ? J'ai vu pas mal d'handicapés dans ma vie, mais un gars sans tête, je t'avoue que c'est la première fois. Ma cousine est infirme elle aussi. Un peu le contraire de toi, je dirais. Les dimensions de sa tête sont normales, mais son corps est minuscule et tout mou. On dirait une poupée. Physiquement, elle est très limitée, mais au niveau intellectuel, elle n'a rien à envier à personne. Les personnes handicapées ne sont pas moins intéressantes que les autres, c'est même souvent le contraire. Ce sont des gens fascinants, avec une capacité d'adaptation formidable.

Lorsqu'elle réalise qu'elle parle peut-être dans le vide, elle rigole, gênée.

— Fais-moi un signe si tu m'entends, okay ? J'aimerais savoir si...

Avant qu'elle ne termine sa phrase, la main de Julien s'abat sur sa cuisse, réglant ainsi le compte à un moustique sans scrupule qui prélevait quelques gouttes de son sang.

— Impressionnant ! siffle-t-elle. Tu sais, je te trouve super débrouillard de venir seul au parc. Moi, si je n'avais pas de tête, je resterais enfermée dans la maison à longueur de journée. Je suis certaine que ta condition (elle ouvre des guillemets avec ses doigts) exceptionnelle

t'a amené à développer des facultés extrasensorielles, un peu comme les superhéros.

Elle se tait un moment pour le contempler d'un regard admiratif.

— Finalement, je suis bien contente d'être venue ici, cet après-midi. Imagine-toi donc que le gars avec qui j'avais rendez-vous m'a posé un lapin. Je parie que tu ne ferais jamais un coup pareil à une fille, pas vrai ?

Pour toute réponse, Julien se gratte le nombril.

— Il n'est pas venu, eh bien, tant pis pour lui ! Aujourd'hui, c'est avec toi que je sors. Si – bien entendu – tu n'as pas d'autres plans pour la journée...

Apparemment, non.

— Dis-moi, t'aimes les manèges ? La foire agricole se termine demain. J'ai des amis qui y sont en ce moment. Ça te dirait d'y faire un tour ? Allez, viens, ça nous changera les idées !

Une vie de chien

MON RAVISSEUR MARCHE D'UN PAS ALERTE, FAISANT BALANCER LE SAC DE SPORT DANS LEQUEL JE SUIS RETENU PRISONNIER. Je tangué, roule cul par-dessus tête (façon de parler) et ma face aboutit dans un t-shirt mouillé. Si je ne change pas de position dans les prochaines secondes, je vais mourir asphyxié. Et je refuse de vivre mes derniers instants dans le linge sale d'un étranger !

Une secousse me fait basculer vers l'arrière, me permettant enfin de reprendre mon souffle. Mais je ne me déclare pas sain et sauf pour autant. Avec les vapeurs sudorifiques qui me montent au nez, je sens que je vais bientôt tourner de l'œil.

— De l'air ! Pitié !

Avec le trafic automobile, le collectionneur de têtes perdues ne m'a probablement pas entendu.

Quelques minutes plus tard, zip ! la fermeture éclair s'ouvre enfin et fait entrer une rafraîchissante bouffée d'air dans mon cachot. Je dois être blanc, jaune, ou mauve.

— Regarde, mamie, ce que je t'ai apporté, annonce l'homme qui m'a ramassé dans la rue.

Son lavage. Quel petit-fils attentionné !

— Je t'ai amené de la compagnie. Ce n'est pas un chien, je te le dis tout de suite. À mon avis, c'est mieux !

En roulant comme une boule de quille sur le trottoir, mes oreilles ont dû se remplir de saletés, car j'ai forcément mal entendu !

La grand-mère rapplique. Elle flanque deux gros bisous sonores sur chaque joue de son invité avant de glisser un regard intrigué à l'intérieur du sac.

— On dirait que tu n'es pas contente...

— Ce n'est pas ça, mon p'tit Louis. C'est l'émotion. C'est un des plus beaux cadeaux qu'on m'ait jamais offerts !

Le bon petit-fils profite de cet instant magique pour serrer sa grand-mère dans ses bras et, par la même occasion, lui transmettre ses meilleurs vœux pour son quatre-vingt-unième anniversaire.

En liesse, la mémé se penche vers moi pour me souhaiter la bienvenue dans son humble chez-soi.

— Comment tu t'appelles, toi ? Est-ce que tu as un nom ? Tu fais des risettes à mémé ? dit-elle en me tapotant le nez avec le bout de son doigt.

Son attitude frôle l'impolitesse. Elle me parle comme à un animal domestique ou à un bébé. J'ai peut-être l'air moins grand sans mon corps, mais je n'ai quand même pas le visage d'un bambin de trois ans !

Sans la moindre gêne, la vieille m'agrippe par les bajoues et me soulève afin de mieux me contempler.

— Dans quel magasin as-tu dégoté une tête pareille, mon p'tit Louis ?

— Je l'ai trouvée par terre. Incroyable, non ?

— Elle appartient peut-être à quelqu'un dans ce cas ?

— M'étonnerait.

Leur conversation me scie !

Le p'tit Louis referme son sac et le glisse en bandoulière sur son épaule, déjà prêt à repartir.

— Tu viens toujours ce soir ? s'informe la grand-mère.

— Hélas, j'ai un imprévu. (Je le soupçonne de mentir. Un type qui vole une tête est capable de raconter n'importe quel boniment sans en faire un cas de conscience.) Tu pourras souper en tête-à-tête avec ton petit ami. Je suis sûr que vous allez vous entendre comme larrons en foire. Et si jamais il devient malcommode, s'il se met, par exemple, à t'insulter ou à proférer des grossièretés, ne te gêne surtout pas pour

le bâillonner. Tu dois lui faire comprendre que c'est toi la patronne.

Sur ces sages conseils, le petit-fils nous fausse compagnie. Bon débarras !

Sitôt la porte refermée, mamie me dépose sur la table basse du salon, entre une tasse de thé et un TV-Hebdo. Elle a une bouille sympathique, la mémé. Quand elle comprendra que je suis dans la m... jusqu'au cou, elle me tirera de ce mauvais pas. Je me croise les doigts (en pensée).

— Madame, je crains qu'il y ait eu un malentendu. Je ne peux pas rester ici.

— Ah non, pas toi aussi ! s'écrie-t-elle. Pas le jour de mes 81 ans !

Avec toute la diplomatie et la politesse dont je suis capable, je tente de lui faire entendre raison.

— Je comprends qu'il s'agit d'un jour spécial pour vous, mais sachez que c'est également une journée très importante pour moi. J'ai rendez-vous avec une fille et cette fille m'attend en ce moment même.

— Ne t'inquiète pas, mon garçon, je vais te traiter aux petits oignons.

Misère ! Soit elle est démente, soit dure de la feuille. Alors je répète :

— JE SUIS AMOUREUX D'UNE FILLE, MADAME, ET J'AI RENDEZ-VOUS AVEC ELLE... MAINTENANT ! JE NE PEUX PAS RESTER ICI UNE MINUTE DE PLUS !

— Tu es amoureux, toi ?

— Par-dessus la tête ! Si vous me permettez l'expression.

Son visage se fend d'un sourire miséricordieux, me procurant enfin une bouffée d'espoir.

— Moi aussi j'ai été très amoureuse, tu sais. Il s'appelait Pitouf...

Elle me fait pivoter de 90 degrés sur mon axe et me le montre du doigt. Une tête de chien empaillée trône en haut de la bibliothèque à la façon d'un trophée de chasse. À la vue du regretté Pitouf, je frissonne d'une oreille à l'autre.

Pour couronner le tout, j'entends japper.

Mamie se dirige à l'autre bout de l'appartement pour laisser entrer un boxer musclé qui se rue sur moi et me lèche toutes les parties qui restent de mon corps.

— Tu as de la chance, je crois que Patof t'aime beaucoup !

Il m'aime comme on aime un *popsicle*, oui !

À force de recevoir de grands coups de langue molle et mouillée, mon visage va s'éroder comme une falaise en bord de mer. Je supplie la maîtresse de la maison d'éloigner sa sale bête de ma figure, mais elle n'en fait rien.

— Patof est l'être le plus affectueux que je connaisse. Il a tant d'amour à donner !

Mamie me promet que je ne m'ennuierai pas en sa compagnie. Tout d'abord, elle sort de la bibliothèque un album photos dont l'épaisseur me fait dresser les cheveux sur la tête. Elle me pose ensuite sur ses cuisses et me présente tous les chiens avec lesquels elle s'est liée au cours de sa longue existence. Les rares êtres humains se trouvant sur les photos sont relégués au second plan.

Après la séance photo, c'est l'heure du quiz. Elle sort un jeu de connaissances générales et me lit la première question de la première carte dans le boîtier. Hélas, je ne connais pas plus la réponse que le moyen de sortir de cet horrible cauchemar. Deuxième question, deuxième haussement de sourcils (à défaut de pouvoir hausser les épaules). Ainsi, les questions s'enchaînent à un rythme infernal, étalant aux yeux de l'animatrice du jeu l'étendue de mon ignorance. Elle en est d'ailleurs sidérée.

— Ça sert à quoi d'avoir une tête s'il n'y a rien dedans ?

Au lieu de donner ma langue au chat (ou au chien) à la millionième question qu'elle me pose, je lui demande gentiment si je peux utiliser son téléphone.

— Je dois À TOUT PRIX appeler ma sœur, sinon elle va se faire du mauvais sang, vous comprenez.

Contre toute attente, elle accepte.

Après m'avoir déposé sur la table de la cuisine, elle décroche le combiné du téléphone vissé au mur. D'une voix fébrile, je lui indique le numéro de Laurie. Puis – je n'arrive pas à le croire ! –, elle approche le combiné de mon oreille.

Une voix masculine répond.

— Je peux parler à Laurie ?

— Mauvais numéro, dit la voix avant de me raccrocher la ligne au nez.

Arrh ! Ce n'est pas moi qui me suis trompé, c'est mamie. Elle recompose le numéro à trois autres reprises, sans plus de succès. À son dernier essai, j'ai droit à une voix préenregistrée : *Ceci est un appel interurbain...*

Mes espoirs fondent comme neige au soleil. Jamais je ne sortirai d'ici. Je suis condamné à passer le reste de mes jours en compagnie d'une vieille dame à moitié sénile et de ses deux chiens, l'un vivant et l'autre mort. Mon menton se met à trembler. De la buée trouble ma vue. C'est plus fort que moi, j'éclate en sanglots.

L'amour prend un visage inattendu

JULIETTE EST VENUE AU PARC EN MOBYLETTE. APRÈS AVOIR ENFILÉ SON CASQUE, ELLE OBSERVE SON NOUVEL AMI AVEC UN CERTAIN EMBARRAS.

— J'en ai juste un, avoue-t-elle. Pour être franche, je n'ai pas très envie de me faire arrêter. D'un autre côté, la police ne peut quand même pas t'obliger à porter un casque. Non mais, c'est vrai, peut-on obliger un manchot à porter des gants ?

Sur cette réflexion, elle l'aide à enfourcher la moto, puis saisit ses bras pour les enrouler autour de sa taille à la façon d'une ceinture de sécurité.

Tandis qu'elle se faufile dans la circulation, Julien serre le torse de la conductrice d'autant plus fort qu'il se sent en danger. Les bourrasques qui le fouettent et la vibration tumultueuse du moteur éveillent son instinct de survie.

À un carrefour, la mobylette croise une auto à l'aile cabossée. La conductrice, une certaine Laurie Binette, est si occupée à converser avec son charmant passager qu'elle ne porte pas attention à la motocycliste, et encore moins au

curieux garçon qui se cramponne à elle comme si sa vie en dépendait.

Une fois arrivé sur les lieux de la fête foraine, Julien n'est pas fâché de se retrouver sur ses deux pieds.

Au lieu de remettre sa casquette sur sa tête, Juliette décide de la poser sur les épaules de son compagnon.

— Tiens ! Comme ça, tu seras plus présentable et, en plus, ça te protégera du soleil !

Juliette Papineau est une fille gâtée par la nature, le genre à faire tourner les têtes au point de provoquer des torticolis. Mais aujourd'hui, Julien lui vole la vedette, attirant autour de lui une troupe de plus en plus nombreuse de badauds.

C'est la canicule. Julien, en sueur, agite sa casquette devant sa poitrine à la façon d'un éventail. C'est alors qu'un gentil père de famille demande à son fils de se placer à côté du personnage décapité pour une photo. Il dépose ensuite une pièce d'un dollar à l'intérieur de sa casquette, sous le regard médusé de Juliette.

La glace étant brisée, d'autres suivent son exemple. Au bout d'un moment, Juliette remercie tout le monde avec un grand sourire et saisit la main de l'amuseur public pour se réfugier derrière un kiosque de tir d'adresse, où elle comptabilise les profits. Trente dollars en seulement dix minutes !

— Wow ! Ça fait 180 piastres de l'heure !
Mon gars, tu viens de te trouver un emploi
drôlement payant.

Avec cet argent tombé du ciel, elle a bien
envie de se payer quelques sensations fortes
dans de turbulents manèges. Après le Siberia
(montagnes russes), le Vortex (rotor), la Cata-
pulte (chute libre) et le Barbe-Bleue (bateau
pirate), Julien a le corps qui tourne, il titube
comme un ivrogne. Juliette cherche un endroit
calme où se reposer lorsqu'une pancarte attire
soudain son attention :

*Votre destin est écrit
dans les lignes de votre main.
L'envoûtante Madame Stella
vous dévoilera votre avenir !*

Poussée par la curiosité, Juliette pénètre
sous une tente et surprend une grosse dame
costumée en gitane en train de bayer aux cor-
neilles. Celle-ci se ressaisit aussitôt et invite le
couple singulier à s'asseoir à sa table.

Avant toute chose, Juliette doit glisser dix
dollars dans la fente d'une tirelire en forme
de boule de cristal. Ensuite, la chiromancienne
explore avec fascination l'enchevêtrement des
sillons qui courent en tout sens sur sa main.

— Hmm... L'amourrr prend parfois un visage inattendu, déclare-t-elle d'une voix rocailleuse. Aujourd'hui, tu rencontreras l'âme sœur. Ton cœur se métamorphosera en un joli papillon aux ailes frémissantes.

Et c'est tout. Dossier classé. La diseuse de bonne aventure s'empare ensuite de la main de Julien.

— Hou là là ! Ta ligne de vie est l'une des plus longues que j'ai jamais vues !

Elle poursuit son examen en plissant ses yeux ridés.

— Hmm... Toi aussi tu trouveras l'amourrr. En revanche, tu perdras quelque chose de très précieux, quelque chose qui compte énormément à tes yeux.

Et le tour est joué. La séance est déjà terminée. Madame Stella indique à ses clients le chemin de la sortie.

— Tu y as cru à son baratin ? dit Juliette une fois à l'extérieur de la tente. Je parie qu'elle prédit l'amour à tous ceux et celles qui vont la consulter. Peut-être s'est-elle imaginé qu'on est deux amoureux sur le point de se révéler leurs sentiments ?

Si Julien avait apporté sa tête avec lui, ce commentaire ne serait sans doute pas passé sous silence.

— Allons nous faire tirer le portrait ! propose Juliette en pointant un photomaton. Tant

qu'à passer pour un couple, faisons comme si on en était un vrai !

Première photo : Juliette s'assoit sur les jambes de Julien et regarde l'objectif avec un sourire éclatant. Deuxième photo : afin de rendre son copain plus expressif, elle le chatouille sous les aisselles. Ça fonctionne. Sa rate se dilate et son diaphragme tressaute sous les assauts de la charmante enquiquineuse. Troisième photo : son coude à lui heurte son nez à elle. Dernière photo : grimace de douleur.

Deux minutes d'attente plus tard, quatre photos en couleur jaillissent de la machine. Tout en se massant l'arête du nez, Juliette les regarde en se marrant, les montre à son acolyte qui n'en fait pas grand cas, puis les range dans son portefeuille.

Au moment où elle se demande à voix haute quelle sera leur prochaine distraction, le ventre de Julien fait entendre un gargouillis digne de celui d'un ogre.

Juliette sourit.

— Bonne idée ! Après toutes ces émotions, moi aussi j'ai un petit creux. Qu'as-tu envie de te mettre sous la dent ?

Il répond par un bruyant concert de borborygmes.

— Il fait tellement chaud, soupire-t-elle en s'essuyant le front. Suis-moi ! Je te paye un cornet de crème glacée !

Du rifici chez mamie

MOI QUI RÊVAIS D'EMBRASSER JULIETTE AUJOURD'HUI, ME VOILÀ DANS LES BRAS D'UNE GRAND-MAMAN CINGLÉE QUI ME BERCE EN CHANTANT DES COMPTINES. Vraiment rien pour me consoler. Mes pleurs redoublent.

— T'as de la grosse pé-peine, mon garçon, hein ? Mamie a un truc pour arrêter les larmes de couler. Tu sais, je ne connais aucun chagrin qu'un bon bol de crème glacée n'a su soulager, me confie-t-elle avec un sourire qui se veut rassurant, mais qui, au contraire, me fait frissonner jusqu'à la moelle des os.

Tout en me préparant une collation, elle s'intéresse à mon alimentation.

— Dis-moi, qu'est-ce que ça mange en hiver, une tête ? Du foin, des graines, de la moulée peut-être ?...

Elle me traite vraiment comme un animal. Je vais finir par la mordre si ça continue !

Elle place un bol de crème glacée à la vanille sous mon nez et attend que je prenne une première bouchée. Au bout d'un moment, elle comprend qu'elle devra me nourrir à la petite cuillère, comme un bébé. Cette tâche lui rap-

pelant de fort bons souvenirs, elle s'exécute avec enthousiasme.

— Ouvre grand grand la bou-bouche, mon beau. La petite auto pleine de bon miam-miam va rentrer dans le garage...

À ma grande surprise, le remède agit rapidement. Cette délicieuse crème glacée que je laisse fondre sous mon palais atténue mon désarroi. Cependant, le liquide qui coule dans ma gorge fuit par mon pharynx sectionné, se répandant sur la table et dégoulinant sur le sol.

— Tu bouffes comme un cochon ! s'écrie ma nourrice en constatant les dégâts. Personne ne t'a pas appris à manger de manière civilisée ?

En bon chien vaillant, Patof se charge de nettoyer le plancher. Tandis que sa maîtresse va chercher un torchon pour éponger la table, le téléphone sonne. Elle répond aussitôt. Il doit s'agir d'une bonne amie, car elle s'installe dans un fauteuil du salon pour bavarder.

Ainsi, son gentil chien-chien profite de son absence pour me déclarer la guerre. Il pose deux pattes sur la table et m'adresse un sourire malin, voulant dire : « Tu ne perds rien pour attendre. » Ou encore : « Ça va être ta fête, p'tite tête ! »

Il me flanque une légère taloche, juste pour le plaisir de me voir grimacer. Je crie au meurtre (puisque c'est exactement ce que le

molosse a l'intention de commettre). Le quadrupède s'énerve et m'assène une claque plus forte, qui m'envoie au tapis.

Il s'approche de moi, la gueule écumante.

— Couché, Patof ! Couché ! dis-je sur un ton que j'aurais préféré plus autoritaire.

Il me prend si peu au sérieux que j'ai presque l'impression de l'entendre ricaner.

Dans la pièce d'à côté, mamie parle à sa confidente de son surprenant cadeau.

— Si, si ! Une vraie tête, qui parle et tout. J'espère par contre qu'elle ne ronfle pas. J'ai le sommeil tellement léger...

Mon petit doigt disparu me dit qu'elle en a pour des heures à parler au téléphone, ce qui laisse largement le temps à Patof de m'arranger le portrait. Pour commencer, il me balade aux quatre coins de la salle à manger. Le problème, c'est que je ne suis ni un ballon ni une sphère parfaite. Je me cogne le nez à chaque tour.

Je ne me fais pas d'illusions, le combat est perdu d'avance. Je ne suis pas de taille à rivaliser contre cette bête aux crocs dix fois plus gros que mes incisives.

Malgré ce net désavantage, pendant un court instant d'inattention de mon adversaire, je parviens à lui mordre la queue. Patof n'apprécie pas la boule vivante qui s'accroche à lui. Il se débat comme un taureau enragé pour faire lâcher prise au parasite entêté.

L'animal, de plus en plus affolé, fonce tête baissée contre la porte donnant sur la cour arrière, laquelle, mal enclenchée, s'ouvre en coup de vent. Par réflexe, je crie. Ce faisant, je lâche mon moyen de locomotion et – catastrophe ! – je déboule les marches de l'escalier en fer forgé.

Bing ! Bang ! Beding ! Badang !

Chaque marche est l'équivalent d'un coup de poing, si bien qu'en touchant le sol j'ai l'impression d'avoir passé douze rounds dans un ring avec un champion poids lourd de boxe.

Enfin débarrassé de son rival, celui qui aspirait à le détrôner dans le cœur de sa maîtresse, Patof me regarde me casser la margoulette avec un sentiment de grande fierté.

Mon élan me fait rouler jusqu'au pied d'une clôture en bois. Du sang s'égoutte de mon nez. J'espère seulement qu'il n'est pas cassé...

La bonne nouvelle, c'est que j'ai réussi à m'évader de cet asile de fous. Aussi incroyable que ça puisse paraître, j'ai recouvré ma liberté (même si je ne suis pas tellement en mesure d'en profiter).

Après ma dégringolade spectaculaire dans l'escalier, c'est au tour des rayons UV de me taper. En plein dans le front. Si je ne mets pas vite la main sur de la crème solaire, je suis bon pour le coup de soleil du siècle !

Ô malheur ! Un matou vient à ma rencontre...

Après le chien, le chat. Qu'est-ce que ce sera ensuite ? Les poissons rouges ? Une âme charitable me plongera la tête dans un aquarium, c'est ça ?

Mel et les deux têtes à claques

EN FAISANT LA FILE AU COMPTOIR LAITIER, JULIEN SE GRATTE L'ENTREJAMBE. DEVANT CE SPECTACLE QUI MANQUE SINGULIÈREMENT DE CLASSE, SON AMIE RICANE.

— Je suis contente de t'avoir rencontré, avoue-t-elle après avoir placé le bras inopportun sur ses épaules. On s'amuse bien ensemble. En tout cas, je préfère un garçon sans tête qu'un copain qui n'ose pas montrer la sienne !

Une fois la commande passée, Juliette s'installe à une table où elle remet un cornet de crème glacée molle à son compagnon.

— J'espère que la vanille fait ton bonheur. J'ai oublié de te demander quelle saveur tu voulais, confesse-t-elle en attaquant sa collation à coups de lichettes.

Julien porte son cornet à la hauteur des lèvres qu'il n'a plus. Ne sachant comment s'y prendre et n'en pouvant plus d'attendre, il écrase la torsade de crème glacée au milieu de son cou. Ce qui lui fait une minuscule tête blanche coiffée d'un chapeau conique. Juliette le dévisage, les yeux écarquillés, quand elle entend :

— Petite cachottière ! Tu ne m'avais pas dit que t'avais un rendez-vous galant !

C'est Mel, une de ses meilleures amies, accompagnée de deux gars à l'allure athlétique, Jimmy et Dany, qui se retiennent comme des diables pour ne pas hurler de rire.

— Et comment il s'appelle, le chanceux ?

Juliette se rend compte qu'elle ne sait presque rien de lui.

— Euh... Bonne question. Il ne m'a pas encore dit son nom.

— Moi, je trouve qu'il a une tête à s'appeler *Häagen-Dazs* ! pouffe Jimmy.

— Je ne te fais pas la bise, j'ai un rhume, lance Mel au garçon sans nom, une réplique qui fait monter d'un cran le niveau d'hilarité de ses camarades.

Sous cette chaleur torride, la crème glacée de Julien est presque toute fondue. Il ressemble à un volcan en éruption dont la lave serait blanche et froide comme la neige. Incommodé, il retire le cornet qui bave de chaque côté de son t-shirt. Juliette accourt chercher des serviettes en papier et l'aide à nettoyer les dégâts. Spectacle qui plonge Mel dans la plus profonde consternation. Elle tire son amie par le bras pour lui dire deux mots en privé.

— Il m'a l'air d'un curieux phénomène, ton copain, avoue-t-elle une fois à l'écart. Il ne lui

manquerait pas un peu de matière grise, des fois ?

Juliette se renfrogne. Elle n'apprécie ni le ton ni les propos de sa copine.

— Dis-moi, tu l'as dégoté où ? À l'Armée du Salut ? À la foire aux monstres ?... En tant que meilleure amie, il est de mon devoir de te le dire : tu perds la boule. Et je ne parle pas de celle de ton cornet. Les gars font la file pour sortir avec une fille comme toi. Tu as l'embarras du choix. Rien ne t'oblige à sortir avec un demeuré pareil...

Tandis que Mel exprime son incompréhension, Jimmy et Dany en font autant de leur côté.

— Peux-tu croire qu'une fille comme Juliette se tienne avec une demi-portion comme lui ? s'indigne Dany.

— Paraît que son ex possède un quotient intellectuel à trois chiffres. Lui, je parie qu'il compte encore sur ses doigts.

Jimmy s'empare d'un des ballons gonflés à l'hélium décorant la terrasse et le place sur les épaules de Julien. Il attache la cordelette à la ceinture de son pantalon, de façon à ce que sa nouvelle tête ne s'envole pas au ciel.

Maintenant qu'il en a une, le joyeux tandem n'hésite pas à se foutre de sa gueule.

— T'as vraiment rien dans la caboche, toi, hein ?

— Un conseil d'ami, Bozo le clown, laisse Juliette tranquille, okay ? Sinon on va être obligés de se fâcher...

— ... et on va te péter la fiole ! complète son comparse en approchant l'extrémité pointue d'un trombone de la surface du ballon.

Pow ! La tête de Julien éclate. Scène cocasse qui donne lieu à un fou rire atteignant facilement six sur l'échelle de Richter. Ensuite, Dany pousse le chum de Juliette et l'envoie jouer dans le trafic. Après la déflagration, Julien se sent désorienté, et en danger. Son instinct lui ordonne de fuir, il disparaît alors dans la cohue qui a envahi le site.

— J'ai entendu un bruit, c'était quoi ? s'informe Juliette, de retour auprès des deux ados hilares.

Elle cherche Julien du regard, de plus en plus tracassée.

— Où est-il ?

— Il est parti. Il n'a pas dit où.

— Il avait l'air d'avoir une de ces mi-graines ! s'esclaffe Jimmy.

Juliette ne perd pas une seconde de plus en compagnie de ces deux têtes à claques. Prise d'inquiétude, elle fend la foule d'un pas alerte à la recherche de son ami égaré et ô combien vulnérable.

Nouveau look

LE CHAT ME RENIFLE AVEC CIRCONSPÉCTION, PUIS LÈCHE LE SANG SUR MA FIGURE AVEC UNE LANGUE AUSSI SOYEUSE QUE DU PAPIER SABLÉ.

Sur son collier en forme de cœur, j'apprends que mon hygiéniste se nomme Pupu. Eh bien, Pupu, dans un élan de bonheur incontrôlable, se blottit contre moi en vue d'une longue et délicieuse séance de ronrons. Sa fourrure s'infiltré dans mes narines. Quand j'ouvre la bouche pour protester, des touffes de poils poussiéreuses se logent au fond de ma gorge.

Voilà un câlin dont je me serais bien passé. Les sinus me chatouillent. Je sens que ma tête va exploser... Aa-aaa-aaaatchoum !

J'éternue si fort que le félin exécute un bond de trente centimètres.

Lisant sur mon visage les signes annonciateurs d'une nouvelle déflagration, Pupu préfère garder ses distances.

C'est alors qu'une fillette de quatre ans sort dans la cour avec une poussette rose. Une série de trois autres éternuements suffisent à attirer son attention. Elle me considère d'un air impassible. Je ne sais pas si elle va me caresser

la joue ou pousser un cri de mort. Ni l'un ni l'autre. Elle me gronde.

— Oh là là ! Mais regarde dans quel état tu t'es mis ! Tu sais très bien que tu n'as PAS ma PERMISSION de sortir tout seul. Tu ne m'as pas écoutée. Tu n'en as fait qu'à ta tête, comme d'habitude !

Je suis trop décontenancé pour réagir.

Elle me fixe en poussant un long soupir de mécontentement, puis m'agrippe par les cheveux et m'emmène sur la galerie, où s'entassent une multitude de jouets, dont une piscine d'enfant en forme de tortue.

— Ferme les yeux et bouche ton nez, ordonne-t-elle avant de m'immerger dans une eau stagnante sur laquelle flottent quelques cadavres d'insectes.

Elle me laisse ensuite dégouliner sur le plancher tandis qu'elle va chercher une serviette à l'intérieur.

— Propre comme un sou neuf ! s'exclame-t-elle après m'avoir essuyé les cheveux et la figure.

Je viens pour dire un mot lorsqu'elle déclare en fronçant le nez :

— Mais ta coiffure, ça ne va pas du tout...

Elle retourne dans la maison et revient avec un assortiment de barrettes multicolores qu'elle dispose ici et là dans ma chevelure, au gré de son inspiration. Elle complète le tableau en me

coiffant d'un diadème étincelant, me transformant ainsi en une bien étrange princesse.

— Tu es gentille avec moi, et je ne voudrais surtout pas abuser de ta bonté, mais j'ai terriblement mal au crâne. Est-ce que tu peux me donner des Tylenol ?

— Bien sûr !

Elle approche sa main de ma bouche et me fait avaler deux pilules imaginaires.

— Non, non, j'en veux des vraies ! J'ai déboulé l'escalier. Si tu savais tout ce qui m'est arrivé depuis le début de l'après-midi...

Un doigt en travers des lèvres, elle me fait signe de me taire.

— Je n'ai pas envie de jouer à la princesse. Est-ce que tu as un grand frère ou une grande sœur capable de se servir d'un téléph... ?

La gamine me bâillonne avec la serviette, sans me laisser terminer ma phrase.

— Ce n'est pas le temps de parler. C'est le temps de faire dodo ! indique-t-elle en me déposant dans la poussette, à côté d'un bébé en plastique.

Après quoi, elle tourne en rond dans la cour en chantant cinquante fois la même berceuse.

La situation atteint un degré de ridicule qui défie l'entendement.

Sa mère entre alors en scène, lui signalant que c'est l'heure de se préparer pour sa pratique de soccer.

— Mon bébé ne dort pas. Je ne peux pas le laisser seul. Il a besoin de sa maman, objecte la petite.

— Dépêche-moi, ma belle, sinon on va être en reee...

La mère se tait en jetant un œil dans la poussette. Je prends mon air le plus sympathique pour la saluer du regard.

— Beurk ! Mais qu'est-ce que c'est que ÇA ! s'écrie-t-elle, horrifiée.

Elle fait ensuite de gros yeux à sa fille.

— Combien de fois t'ai-je dit de ne pas ramasser des déchets par terre ? C'est sale et plein de microbes !

Elle retire la serviette de ma bouche et s'en sert pour me prendre sans avoir à me toucher. Je lui explique alors que je suis un être humain et non un déchet, un être humain par ailleurs très malchanceux qui passe une journée abominable. Je gaspille ma salive. La mère ne veut rien entendre. Chaque chose à sa place, et la mienne se trouve dans la poubelle. Elle referme le couvercle au-dessus de ma tête pour être sûre de ne plus m'entendre gémir.

J'ai vraiment de la chance d'être tombé sur une famille aussi chouette !

12

Un accident est vite arrivé

JULIEN VOUDRAIT BIEN RETROUVER LA MAIN SI DOUCE ET SI BIENVEILLANTE QUI GUIDAIT SES PAS. IL ERRE DANS LA FOULE EN TENDANT LES BRAS DEVANT LUI POUR ÉVITER TOUT OBSTACLE. Ainsi, il fonce dans un couple d'amoureux en train de s'embrasser sur la place publique ; il fait s'envoler le chapeau d'une vieille dame ; il manque de faire basculer un clown se promenant sur des échasses. Mais la situation dégénère lorsqu'il bouscule un enfant et s'empare par accident de sa barbe à papa. Son père, qui arbore une barbe aussi imposante que la collation de son fils, prend le mors aux dents.

— Hé ! C'est à mon garçon, ça ! Redonne-la-lui immédiatement et ne t'avise pas d'en prendre une bouchée, vocifère-t-il, les poings serrés.

Julien s'englué les doigts dans cette étrange mousse collante, sans deviner de quoi il s'agit. Ne demandant pas mieux de s'en débarrasser, il la jette par terre et poursuit son chemin en marchant dessus. Par chance, un gardien de sécurité intervient juste à temps, c'est-à-dire avant que Julien goûte, non pas à la barbe à

papa, mais à la colère du papa barbu. Il s'excuse pour le désagrément avant de reconduire l'adolescent fauteur de troubles en dehors de l'enceinte de la fête foraine.

Julien se retrouve donc sur le trottoir, livré à lui-même.

Ne sachant où aller, il met le cap sur la rue. Et cette fois, monsieur Pigeon n'est pas là pour l'empêcher de se faire heurter par un véhicule. Un pas, deux pas... Une voiture freine. Un klaxon hurle. Trois pas... Le voilà au milieu de la voie de circulation. Pressentant un danger, il fige, comme un chevreuil aveuglé par les phares d'une auto. Crissement de pneu et bang ! ce qui devait arriver arriva : le piéton kamikaze se retrouve étendu sur la chaussée.

Julien a été renversé par un corbillard, pas bien fort, mais assez pour lui faire perdre l'équilibre. Catastrophé, le chauffeur réprime un cri d'horreur en apercevant un jeune homme sans tête couché sur l'asphalte.

— Mon Dieu ! Qu'ai-je fait ? bredouille-t-il en s'arrachant les cheveux.

Le doigt tremblant, il compose le 9-1-1 sur son cellulaire. Il est en train de préciser le lieu de l'accident lorsqu'il voit, incrédule, la victime ressusciter. En effet, elle se redresse en position assise et frotte sa jambe gauche, éraflée à plusieurs endroits.

Une ambulance faisait le guet à la foire, en cas de pépin. Celle-ci rapplique en moins de deux. Le conducteur du corbillard se rue sur un des deux secouristes pour lui exposer les faits.

— J'étais en route pour le cimetière quand cet individu a surgi devant la voiture. Hélas, je n'ai pas eu le temps de l'éviter.

— Et vous vous êtes dit : tant qu'à transporter un mort, pourquoi ne pas en amener un deuxième, c'est ça ?

— Jamais de la vie, monsieur ! Les gens, je ne les tue pas d'habitude, je ne fais que transporter leur cadavre au cimetière...

— Calmez-vous, monsieur. Je blaguais. Dites-moi, où est la tête de ce garçon ?

Le croque-mort hausse les épaules.

— En toute logique, elle ne devrait pas être bien bien loin...

Un témoin de la scène affirme que la victime ne portait aucune tête au moment de traverser la rue. Révélation qui soulage le pauvre bougre d'un poids énorme.

Le second ambulancier s'accroupit auprès de l'accidenté. Il lui montre trois doigts et lui demande combien il en voit.

— Et comment je fais pour le soigner si je ne sais même pas où il a mal ? bougonne-t-il, irrité de n'obtenir aucune réponse. Je n'ai pas envie de me casser la tête pour un jeune écervelé qui

n'est même pas fichu de garder la sienne sur ses épaules !

Dans le doute, les deux ambulanciers décident d'emmener le jeune homme décapité à l'hôpital. Ce qui, après tout, vaut mieux que le cimetière.

Tête à vendre

AU FOND DE CETTE POUBELLE MALODORANTE, MON MORAL EST AU PLUS BAS. SOYONS FRANC, MES CHANCES DE REGAGNER LE FOYER FAMILIAL, DE REVOIR LAURIE, SONT MOINS BONNES QUE JAMAIS.

Je moisis dans cette obscurité nauséabonde durant une bonne demi-heure, jusqu'à ce que j'entende des roulettes grincer et des pas s'approcher. Tout à coup, mon toit s'envole, inondant mon habitacle d'une lumière aveuglante et laissant entrevoir la silhouette d'un homme en contre-jour.

— Tiens, tiens ! s'exclame l'individu en enfouissant sa tête dans le conteneur. Eh bien, drôle d'endroit pour une rencontre. Dis-moi, qui es-tu ?

Avec l'écho, j'ai l'impression d'entendre la voix de Dieu.

— Julien Binette. Et je n'ai rien fait de mal. Je ne mérite pas ce qui m'arrive...

Tout bien considéré, il ne s'agit pas de Dieu, mais d'un clochard tout ce qu'il y a de plus miteux.

— Une tête parlante... Mais où va le monde si on commence à mettre les têtes parlantes au rebut ?

La planète ne tourne pas rond. Sur ce point, je lui accorde raison. Personne jusqu'à maintenant n'a eu la décence de me prêter main-forte.

L'itinérant me sort enfin de mon trou. À voir son allure déglinguée, ce type est bien placé pour compatir à ma peine. Lui aussi a certainement connu des jours plus glorieux.

— Ah là là ! s'exclame-t-il en m'examinant de la tête à la nuque. Les gens jettent tout de nos jours. Ils ne récupèrent plus rien !

À ces mots, il me dépose dans son chariot, au milieu d'un fatras d'objets hétéroclites et, tel un éboueur, il s'arrête à la prochaine poubelle, un peu plus loin. Il ne fait déjà plus attention à moi, son passager. J'essaie d'entamer un dialogue avec lui, mais il radote sans cesse, se plaignant que les contribuables ne se soucient plus des sans-abri et ne mettent que des cochonneries non comestibles aux ordures.

Où m'emmène-t-il ? Quel usage prévoit-il faire de moi ? Je donne ma langue au chat (mais pas à Pupuce).

En désespoir de cause, je décide de faire une prière. Même si je suis non-croyant, j'implore la grâce de Dieu. (Par contre, s'il me tire d'affaire, je promets de ne plus douter de son existence !) Eh bien, que je me le tienne pour

dit, car en traversant un boulevard, j'aperçois une très jolie fille sur une mobylette bleue qui attend que le feu tourne au vert. À moins que le soleil ne m'ait ramolli le cerveau et que je ne sois victime d'un mirage, c'est Juliette Papi-neau. Celle-là même avec qui j'avais rendez-vous en début d'après-midi !

Mon émotion est partagée. D'une part, je préférerais qu'elle ne me voie pas dans ce pitteux état ; d'autre part, rien ne me ferait plus plaisir que de sortir de ce foutu pétrin.

Je la hèle, mais ma voix se perd dans le bruit de la circulation automobile. Tirée un moment de sa rêverie, Juliette s'intéresse tout à coup au chariot. Une lueur d'étonnement brille dans son regard. Je crie au miracle. Elle m'a vu !

Elle gare son engin et me rejoint au pas de course.

— Julien... Julien, c'est toi ? bredouille-t-elle, à la fois ravie et confuse.

— C'est moi, oui. En partie...

La situation a le mérite d'être claire. Elle sait maintenant pourquoi je ne me suis pas présenté au rendez-vous.

Voyant que quelqu'un tourne autour de ses précieux biens matériels, l'itinérant ralentit le pas.

— Quelque chose dans mon bric-à-brac t'intéresse, ma p'tite dame ?

— La tête, là, dit-elle en me pointant, c'est celle de mon ami.

Il la toise avec méfiance.

— Je ne sais pas à qui elle appartenait, mais je sais par contre qu'on n'en voulait plus et qu'on l'a mise à la poubelle. C'est là que je l'ai récupérée. Désolé, ma jolie, mais cette tête m'appartient désormais.

Mon amie se penche sur moi, compatissante à mon malheur.

— T'inquiète pas, Julien, je vais te sortir de là. C'est un kidnapping en règle, je ne me gênerai pas pour appeler la police, s'il le faut.

— On ne discute pas avec la marchandise ! intervient le clochard d'une voix autoritaire. Si tu désires t'entretenir plus longuement avec cette tête parlante, tu n'as qu'à m'en offrir un bon prix.

— Mais les têtes des gens ne sont pas à vendre ! s'indigne Juliette.

— On peut vendre son âme, son corps, ses idées. Tout est à vendre dans la vie, ma chère.

— Que pensez-vous de dix dollars ?

J'aurai tout vu et tout entendu : ma tête est mise à prix !

— J'en pense que vous essayez d'arnaquer un pauvre homme sans le sou. Une tête parlante, c'est rarissime, on n'en trouve pas en magasin, ni à tous les coins de rue.

Et voilà que l'itinérant se transforme en vendeur, autrement dit en expert baratineur, qui voit en moi un gadget cérébral multifonctionnel.

— C'est pratique, une tête parlante ! Ça peut consoler quand on traverse une mauvaise passe. Ça fait rigoler quand on se sent triste. Ça prête une oreille attentive quand on a besoin de se confier. Ça peut même donner des baisers quand on est en mal d'amour...

— Combien ? interrompt Juliette en le fixant dans le blanc des yeux.

— Deux cents dollars, ma chérie. Et c'est mon meilleur prix. Pour toi, parce que tu es jeune et qu'il ne doit pas y avoir une fortune dans ta tirelire.

— QUOI ? Vous plaisantez, j'espère ! Cette tête de déterré ne vaut même pas vingt piastres !

Je sens que cette négociation ne va pas me plaire.

— Elle est pleine de défauts, cette tête. Regardez-moi toutes ces égratignures. On dirait qu'elle revient de la guerre !

— Voilà une tête qui a du vécu, des histoires à conter. Le vécu, ça n'a pas de prix, ma p'tite dame.

— De plus, entre vous et moi, elle n'a pas l'air d'une cent watts, votre tête, contre-attaque Juliette. Ça n'a pas l'air de tourner très rond là-dedans.

Tenant à vérifier la qualité de la marchandise, elle me pose quelques questions d'ordre général.

— Quel est le nom du premier ministre de notre grand pays ?

— La reine Élisabeth ? dis-je d'un air benêt.

— Et le nom du premier ministre de notre belle province ?

— Poutine... Vladimir Poutine ?

— Et combien font deux plus deux moins trois ?

— Trente-quatre ?

— Vous voyez ! Votre tête ne vaut pas un clou. Je comprends maintenant pourquoi on a voulu s'en départir. D'ailleurs, je ne suis plus certaine de vouloir l'acheter. Qu'est-ce que je pourrais bien faire d'une tête de linotte pareille ?

Elle y va un peu fort ! Mon orgueil en mange une claque.

— Tu pourrais t'en servir comme porte-chapeaux, improvise le brocanteur itinérant, soudain moins confiant.

— Comme « porte-lunettes » ou comme « porte-boucles d'oreilles » tant qu'à y être !

Mon acheteuse agite deux billets de vingt dollars sous le nez du clochard qui bougonne. L'odeur de l'argent lui monte vite à la tête et il ne peut résister à l'envie de s'emparer du fric. Affaire conclue !

Je sais maintenant que je ne vauX pas cher. Quarante misérables dollars. Un montant dérisoire, voire offensant, qui m'aurait certes déprimé si ce n'était pas Juliette Papineau qui avait offert de le déboursier.

Le corps de Julien repose en paix

LE CORPS DE JULIEN REPOSE EN PAIX... DANS UN LIT D'HÔPITAL.

Il savoure la quiétude des lieux. Il est même sur le point de s'endormir lorsqu'un médecin fait irruption dans la salle d'examen.

— Bonjour Julien Binette ! dit-il après avoir jeté un œil sur son dossier. Comment va la santé ?

Le patient n'a pas à se plaindre.

L'omnipraticien lui tâte la jambe gauche, la soulève, la plie, tout en lui demandant si c'est douloureux. Pour finir, il pose un diachylon sur son genou éraflé.

— Pas de fracture, pas de foulure, rien ! Ta jambe marche comme sur des roulettes, mon ami ! Par contre...

Il se racle la gorge, soudain mal à l'aise.

— ... j'ai remarqué qu'une partie de ton anatomie manquait à l'appel. Et non la moindre, si je puis me permettre.

Julien enlace ses mains au-dessus du cou, très à l'aise.

— Dans mon métier, il est plutôt rare de traiter des patients sans tête. Je ne veux pas te faire la morale, mais tôt ou tard, il faudra

penser à la retrouver. Pour l'instant, ça va, tu es capable de te débrouiller sans, mais un de ces jours tu en auras besoin. Une tête, ça peut servir, ne serait-ce que pour finir ses études ou embrasser sa petite amie, dit-il en éclatant d'un gros rire complice.

Sur ce, il lui souhaite une bonne fin de journée, puis tourne les talons pour poursuivre sa tournée. Ne sachant où aller, Julien se recouche sur le lit, où il se sent bien et en sécurité. Deux minutes plus tard, une infirmière le surprend en train de se grattouiller le nombril. Elle le chasse séance tenante.

Julien s'égare ensuite dans un dédale de corridors et d'escaliers. Par chance, une secrétaire, qui observe ses déplacements erratiques en riant sous cape, a l'amabilité de l'escorter jusqu'à la sortie.

Dehors, il savoure la douce caresse du soleil, puis il avance en ligne droite, à pas de tortue. Sans s'en rendre compte, il s'engage dans le stationnement, où il bute contre une auto. Ses mains se promènent sur la carrosserie, jusqu'à une poignée qui, par miracle, n'est pas verrouillée. Il pénètre dans le véhicule, referme la portière pour plus de tranquillité et s'étend sur la banquette arrière. Fatigué de toutes ces péripéties, il s'endort en moins de deux minutes, sans se donner la peine de fermer les yeux.

Et il ne se réveille pas lorsque, quarante minutes plus tard, un couple dans la soixantaine avancée prend place dans la voiture. La femme pleure, comme si on venait de lui annoncer une nouvelle terrible. En réalité, c'est l'inverse. Avec un sourire ému, son mari essuie les larmes qui inondent ses joues.

— Tu t'étais fait des idées, ma chérie. Tu n'as du cancer que le signe astrologique. Et ça, ça se fête, non ? Et je sais exactement de quelle façon..., déclare-t-il en tournant la clé de contact.

Le ronronnement du moteur berce Julien et l'enfonce dans un sommeil encore plus profond.

La voiture fait halte dans un autre stationnement, celui de la Place Eldorado.

— Je t'offre une robe, ma chérie ! annonce l'époux avec un regard affectueux.

Et parce que leur visite chez le médecin a causé plus de peur que de mal et que leur histoire d'amour vient d'hériter d'un avenir tout neuf, il se penche vers sa tendre moitié pour l'embrasser. Un baiser magnifique qui les fait se sentir seuls au monde... jusqu'à ce que le dormeur sur la banquette arrière change de position. Mouvement qui attire aussitôt leur attention.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? hurle la femme, aussi effrayée que si Julien avait été

un fantôme, un extraterrestre ou encore un cadavre ambulante.

— Un itinérant, je suppose, bredouille l'homme, qui tâte le corps étranger avec le bout de son parapluie.

Celui-ci se réveille en douceur, se redressant et étirant ses bras avec langueur. On croirait presque l'entendre bâiller.

Tandis que la femme fait un signe de croix, l'homme tend son portefeuille à l'intrus en tremblant comme s'il avait reçu une décharge électrique.

— Prenez tout, mais je vous en supplie, ne nous faites pas de mal !

Julien a chaud. Et sa vessie est pleine. Il ne sait pas où il est, mais il sait qu'il veut s'en aller. Ses mains accrochent la poignée, la portière s'ouvre, et il sort au grand air, devant le regard ahuri des deux passagers.

Il déambule dans le stationnement, sans gouvernail ni GPS. Il se met en travers d'un automobiliste qui freine sec et klaxonne avec colère. Les dieux veillant sur Julien, un jeune scout en quête de bonnes actions l'aide à cheminer jusqu'à l'entrée principale du centre commercial.

Lorsque les portes automatiques s'ouvrent sur son passage, Julien détecte un mouvement et s'immobilise, par prudence. Puis, il fait un

pas en avant, évitant d'un millimètre et demi les portes qui se referment derrière lui.

Il bifurque au salon de coiffure *Les Cheveux en Quatre* et s'assied dans un siège incliné on ne peut plus confortable. Présence insolite qui distille un certain malaise autant chez la clientèle que chez les employés. Tous observent le nouvel arrivant d'un œil perplexe. Après une minute de suspense, la patronne prend le tau-reau par les cornes (ou plutôt par les épaules) et l'escorte gentiment à l'extérieur de son commerce.

— Des têtes, j'en ai vu de toutes les sortes au cours de ma longue carrière de styliste, mais des pas-de-tête-du-tout, c'est la première fois ! C'est pas que je veux te chasser, mais entre toi et moi, tu n'as rien à faire ici. Si le salon en avait été un de tatouage, je ne dis pas... De plus, ton allure de zombie décapité fait dresser les cheveux sur la tête de nos clients, ce qui est très nocif pour leur santé capillaire. C'est pas pour rien que certaines personnes blanchissent ou se retrouvent sans un poil sur le caillou après avoir subi une grande frayeur.

Tout en s'excusant deux fois plutôt qu'une, elle l'abandonne une dizaine de commerces plus loin. Julien ne lui en tient pas rigueur. Il avance à tâtons jusqu'à se cogner les doigts contre une vitrine, laquelle présente trois mannequins portant des vêtements dernier cri.

Deux jeunes, des préados de cinquième ou sixième année du primaire, passent derrière lui. L'un d'eux le bouscule légèrement, chipant au passage son portefeuille rangé dans la poche arrière de son pantalon. Un geste si rapide que Julien n'y voit que du feu.

À l'entrée de la boutique, la gérante, qui a abusé du mascara et qui porte une blouse si serrée que c'est à se demander comment elle fait pour respirer, remarque l'étrange badaud qui fait le pied de grue devant la vitrine. Elle l'observe avec un intérêt croissant. « Hmm, ce garçon possède un je-ne-sais-quoi qui captive le regard », se dit-elle tandis qu'une idée germe dans son esprit...

En tête-à-tête avec Juliette

MAINTEANT QU'ELLE M'A ACHETÉ, JULIETTE NE SAIT PAS PAR QUEL BOUT ME PRENDRE. JE LUI SUGGÈRE DE ME TRANSPORTER PAR LES CHEVEUX. Ma tête n'est pas assez lourde pour que ce soit douloureux. Mais elle n'est pas à l'aise de se trimballer avec une tête à la main, comme une psychopathe qui viendrait de découper sa dernière victime. Elle me prend plutôt dans ses bras comme un bébé. Et nous nous regardons, les yeux dans les yeux. Avec un certain malaise. En dépit des apparences, nos retrouvailles n'ont rien de bien romantiques.

Elle a quelque chose d'important à me dire, mais elle préférerait être assise dans un endroit climatisé pour parler. Il y a un chouette café pas loin d'ici, elle propose de s'y arrêter.

— Est-ce que ça te va ? Dans ta condition, je comprendrais que tu veuilles éviter les lieux publics.

J'acquiesce d'un mouvement de sourcils. Rien ne me ferait plus plaisir (à part peut-être retrouver mon corps).

Cinq minutes plus tard, Juliette franchit la porte du *Ed Café* et me dépose au centre d'une

table avant de s'affaler sur une chaise avec de la broue dans le toupet.

— Ouf ! Tu parles d'une journée !

Il me semble que ce serait plutôt à moi de dire ça, non ?

Un serveur nous souhaite la bienvenue tout en m'observant d'un drôle de regard.

— Ta tête me dit quelque chose. Je t'ai déjà vu quelque part...

— Dans un film d'horreur sûrement.

Juliette est trop absorbée par le menu pour rire de ma plaisanterie.

— Qu'est-ce que tu veux boire ? s'enquiert-elle.

— Rien pour moi, c'est gentil. Si je bois, le liquide va tout de suite ressortir par ma gorge. J'ai essayé avec de la crème glacée et c'était pas beau à voir.

Juliette commande un mokaccino avant de me confier :

— C'est drôle que tu parles de crème glacée parce que j'en ai justement pris une avec un corps sans tête, il y a de ça à peu près une heure. Il en avait partout sur les épaules et sur son chandail.

Ce qu'elle me dit là est si énorme que mon cerveau refuse de traiter l'information.

— Nous étions à la foire. D'ailleurs, c'est à ce moment-là qu'il a disparu. Je l'ai laissé une minute avec des copains et quand je suis reve-

nue – pouf ! – il s'était évanoui dans la nature. D'ailleurs, c'est lui que je cherchais quand je t'ai vu. Méchante coïncidence, hein ?

Quoi ? Est-elle en train de dire que mon corps – cet idiot qui m'a abandonné dans la rue – s'est présenté au rendez-vous, comme prévu ?

Devant mon expression de totale incrédulité, Juliette sort de sa poche une série de portraits pris dans un photomaton, sur lesquels je la vois, collée contre mon corps, en train de s'esclaffer.

— Comme tu peux le voir, on a passé une partie de l'après-midi ensemble. Sauf que je ne savais pas que c'était toi. Comment aurais-je pu savoir ? Sans la tête, je ne t'ai pas reconnu.

Elle me raconte en détail sa rencontre avec mon autre moitié. J'en suis bouche bée. Et trop jaloux. C'est avec moi que Juliette Papineau prenait du bon temps et je n'étais même pas là pour en profiter. Il y a de quoi devenir complètement schizo !

— Je n'ai pas eu une journée facile, comme tu t'en doutes... Alors je suis content d'apprendre qu'au moins une partie de ma personne a pris son pied, dis-je en ravalant mon amertume.

Le serveur apporte la consommation de Juliette tout en activant ses méninges pour essayer de me replacer.

— Hé ! Tu n'étais pas un concurrent au quiz télévisé *Trois têtes valent mieux qu'une* ?

— Tu me confonds avec un autre. Désolé.

Il semble en douter. Il continue de me dévisager un moment avant de repartir.

— Tu permets que je sois franche avec toi ? reprend Juliette après avoir goûté à son breuvage.

— On est là pour ça.

— Je trouve ton look assez osé pour un gars.

— Ah, ça. Ma coiffure est l'œuvre d'une fillette de quatre ans qui m'a pris en otage et qui, de toute évidence, a un faible pour les princesses.

— Tu ne vois pas d'objection à ce que je te retransforme en gars ? s'enquiert-elle en retirant les barrettes et en m'ébouriffant les cheveux. Raconte-moi comment t'as fait ton compte. Une tête, ça ne se détache pas du reste du corps en criant ciseau.

— Un accident stupide, comme tous les accidents. Le genre de chose qu'on pense qui n'arrivera jamais, mais qui finit un jour par arriver : j'ai été décapité par la vitre électrique de l'auto de ma sœur alors qu'elle me reconduisait au parc.

Juliette éclate de rire, comme si je venais de lui en conter une bien bonne.

— Et comment t'as fait pour ne pas mourir ?

— J'ai hérité d'une solide constitution, il faut croire.

Elle devra se contenter de cette réponse, car je n'en ai pas d'autres à lui fournir.

Juliette m'adresse un sourire à la fois amusé et rempli de compassion. Elle est si monstrueusement jolie quand elle sourit que c'en est presque épouvantable. Est-ce le moment de lui révéler mes sentiments ? Non, pas tant que je suis à deux endroits en même temps.

— Toi qui connais ton corps mieux que personne, as-tu une idée de l'endroit où il a pu aller ? se renseigne ma compagne en sirotant son mokaccino.

— À l'hôpital sans doute. Pour l'avoir vu en action, je ne donne pas cher de sa peau ! J'ai réussi l'exploit de perdre la tête alors que j'étais dans mon état normal, alors sans ma tête, je n'ose pas imaginer ce qui va m'arriver !

Sur cette sombre pensée, un couple de jeunes font leur entrée au *Ed Café*. Un gars que je n'ai jamais vu avant et une fille que je connais depuis ma naissance.

Ma sœur bien-aimée.

Arrgh ! Je ne veux pas qu'elle me voie ainsi diminué. La connaissant, elle va grimper sur ses grands chevaux, elle racontera tout à papa et maman qui ne manqueront pas de faire un drame de ma décapitation.

Avec de grands yeux implorants, je demande à Juliette de me cacher. Quelqu'un que je préférerais ne pas voir vient d'entrer. Elle me saisit à deux mains et me dissimule sous la table, sur ses genoux.

Je rêvais d'un contact : un baiser, ma main dans la sienne... Je n'espérais quand même pas poser ma tête sur ses cuisses, en tout cas pas au premier rendez-vous !

Je cesse de respirer lorsque la voix de ma sœur résonne dans mes oreilles.

— Si je ne me trompe pas, tu t'appelles bien Juliette, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Et... euh... Tu es seule en ce moment ?

— J'ai l'air d'être avec quelqu'un ? Est-ce qu'on se connaît ?

— Non, mais tu connais mon frère, Julien Binette.

— Bien sûr ! J'étais à la foire avec lui un peu plus tôt.

— Vraiment ? s'étonne Laurie. Et pourquoi il n'est pas avec toi maintenant ? Ça s'est mal passé ?

— Non, non ! On s'amusait bien jusqu'à ce que je le perde de vue. Il s'est éclipsé, comme ça, sans prévenir.

— Ben tiens ! Il m'a fait le même coup ! Je crois que votre rendez-vous le stressait un peu pas mal beaucoup...

Je prie en mon for intérieur pour qu'elle ne dévoile rien d'indiscret. En vain.

— Tu lui plais vachement. Je suppose qu'il t'en a glissé un mot...

— Euh... Pas vraiment. L'occasion ne s'est pas présentée.

— Quel dégonflé ! S'il n'a pas le courage de le faire lui-même, alors je suis bien obligée de le faire à sa place...

Juliette tente de s'y opposer, mais ma sœur est une locomotive déchaînée que rien ne peut arrêter.

— Mon frère est fou de toi. Je crois même qu'il t'a écrit des poèmes.

Je passe à un cheveu de crier à ma sœur de se taire.

— Julien n'a l'air de rien de prime abord, mais il gagne à être connu. C'est un gars étonnant, rempli de surprises...

— Ce n'est pas moi qui vais te contredire là-dessus, rétorque Juliette à voix basse, plutôt mal à l'aise devant la tournure que prend la discussion.

— Donne-lui une chance, tu ne le regretteras pas, conclut Laurie avant d'aller s'asseoir à une table avec son mystérieux compagnon.

Maintenant que le chat est sorti du sac, je voudrais être n'importe où ailleurs que sur les cuisses de Juliette Papineau !

Le physique de l'emploi

TANDIS QU'IL POIREAUTE DEVANT LES MANNEQUINS EXPOSÉS DANS LA VITRINE, JULIEN SE FAIT ACCOSTER. LA MAIN QUI L'ENTRAÎNE N'EST PAS CELLE DE LA GENTILLE FILLE DE TOUT À L'HEURE, IL EN METTRAIT LA SIENNE AU FEU. Qu'importe, il s'abandonne à son sort avec docilité. Il pénètre ainsi dans le repaire des *Fringués Fringants*, une boutique de mode pour ados branchés qui, avec sa musique assourdissante, prend des allures de discothèque.

— Voici notre nouveau mannequin ! annonce en grande pompe la gérante en présentant le quidam à ses deux vendeuses.

— Savais pas qu'il se faisait des mannequins robotisés ! commente une blondinette à la tenue aussi légère que moulante.

— Tu l'as pris où ? Sur le Net ? s'informe l'autre, arborant un nombril que font scintiller trois anneaux argentés.

Sur ces questions pour le moins déroutantes, Julien est conduit dans l'arrière-boutique, où deux paires de mains se mettent à le tripoter. Il réagit, d'autant plus qu'il est chatouilleux de nature. On lui déboutonne même

sa braguette. Une fois qu'il est déguisé en carte de mode, la gérante le place dans la vitrine en compagnie des autres mannequins, curieuse de le voir jouer les pantins du prêt-à-porter.

Julien se retrouve confiné dans un couloir exigü. À la façon d'un mime, il plaque les mains contre le mur de verre, qui vibre au rythme d'une infatigable musique techno. Julien perçoit très bien les pulsations frénétiques de ce séisme sonore. Assez pour esquisser quelques mouvements de danse (ce qu'il n'aurait jamais osé faire s'il avait été conscient de la situation).

Le flair de la gérante est largement récompensé. La vitrine animée des *Fringués Fringants* attire une foule de plus en plus nombreuse.

Julien se sent dans son élément. Il se laisse peu à peu envahir par le démon de la danse. Ce qui lui vaut des sourires amusés et admiratifs, et même parfois de brefs applaudissements. En accrochant avec la main le buste d'un mannequin féminin, il arrête alors de se déhancher pour s'intéresser davantage aux jolies rondeurs de la belle inconnue. Tandis qu'il palpe ses formes sans le moindre scrupule, l'assistance croule de rire.

Ne pouvant résister davantage à la pulsion qui le démange, il serre la fille en plastique contre lui dans une étreinte passionnée, créant ainsi l'illusion de la dévorer de baisers fougueux. Et voilà le couple insolite qui valse

dans cet espace réduit. Scène intime qui mystifie l'auditoire, jusqu'à ce que la tête de la fille heurte un mur et fiche le camp par terre. Nouvelle salve de rires. Lorsque le mannequin ambulant finit par se rendre compte de cette inquiétante disparition, il fouille le sol à quatre pattes, trouve la pièce manquante et – cerise sur le sundae – la pose sur ses épaules. Julien devient alors Julie, pour le plus grand amusement des spectateurs.

Julie, ne sachant où donner de la tête, trébuche sur un autre mannequin et, du coup, redevient Julien. En essayant de se relever, il renverse un troisième individu, si bien qu'il se retrouve couché sur le sol en train de lutter contre trois adversaires à la fois. Le numéro romantique vire à la bagarre. À un moment donné, Julien assomme un rival masculin contre le mur vitré. Et avant qu'il ne fasse davantage de casse, la gérante met un terme à sa carrière – brève mais intense – de modèle.

Fâchée que sa prestation ait dégénéré à ce point, elle lui saisit le bras pour le ramener dans l'arrière-boutique. S'il avait eu une tête, c'est par l'oreille qu'elle l'aurait tiré. Pressée de se débarrasser de cet empoté et découragée à l'idée de lui remettre ses vêtements d'origine, elle décide de lui offrir ceux qu'il a sur le dos en guise de salaire pour son quart d'heure de travail. Elle le sort ensuite par la porte de ser-

vice en lui souhaitant bonne chance dans ses projets futurs.

Et voilà qu'il se retrouve à nouveau seul.

Trente secondes plus tard, la porte se rouvre et un sac en plastique contenant ses vêtements atterrit à ses pieds, mais Julien repart sans se donner la peine de le ramasser. Il a une envie pressante. Et son petit doigt lui dit que l'endroit n'est pas adéquat pour vider sa vessie.

Le nouveau fringué fringant

NON, JE N'AI PAS LE COURAGE D'AFFRONTER LE REGARD DE CELLE DONT LES CUISSES ME SERVENT D'OREILLER, PAS DEPUIS QUE MA SŒUR S'EST OUVERT LA TRAPPE.

Mon amie finit par briser le long silence de malaise qui s'est installé entre nous.

— Ta sœur est du genre entremetteuse, pas vrai ?

— T'as remarqué ? dis-je en rougissant comme une tomate.

Elle se sent obligée d'ajouter quelque chose, mais ne sait pas quoi. De toute évidence, ni elle ni moi n'avons envie de faire face à la musique.

Parlant de musique, j'en entends une – la cinquième symphonie de Beethoven – qui résonne près de mes oreilles. Elle provient de l'étui accroché à la taille de Juliette. Celle-ci s'empresse de répondre à l'appel. Ouf ! Sauvée par la cloche !

C'est sa copine Mel (il paraît que mon corps l'a rencontrée à la fête foraine). Après un bref entretien, Juliette visionne une vidéo sur son téléphone intelligent. Tu parles d'un moment pour surfer sur le Net !

— Noooooon ! s'exclame-t-elle soudain. Regarde ça, Julien. Tu n'en croiras pas tes yeux !

Elle refait jouer le clip en tournant l'écran de son téléphone dans ma direction.

Il s'agit d'un petit film d'à peine une minute montrant la vitrine d'une boutique de mode dans laquelle un mannequin vivant – et sans tête – valse avec un mannequin féminin en plastique. La fausse fille tombe. Sa tête roule et les nombreux badauds rassemblés devant le magasin rigolent à gorge déployée. Pas de doute, ce Casanova maladroit, c'est moi.

Et cette vidéo se propage à une vitesse vertigineuse sur les réseaux sociaux. Déjà 454 visionnements sur Youtube !

La boutique des *Fringués Fringants* se trouve à deux coins de rue. Juliette la connaît très bien. Et si on veut mettre le grappin sur mon corps, il n'y a pas une seconde à perdre.

Elle demande au serveur un sac pas trop transparent et assez solide dans lequel elle pourrait transporter la tête de son ami. Celui-ci en trouve un arborant le logo d'un magasin d'électronique. Après m'y avoir déposé avec moult délicatesse, elle quitte le *Ed Café* sans un regard pour ma sœur et file à toute allure sur son scooter en direction de la Place Eldorado.

Une centaine de clignements d'yeux plus tard, nous nous retrouvons dans la fameuse

boutique de mode où mon corps a fait des galipettes en public.

— Je cherche le gars qui était dans votre vitrine tout à l'heure, demande Juliette à une employée. Est-ce qu'il est encore ici ?

— Nan ! Avec le bordel qu'il a foutu, la gérante l'a mis à la porte.

— Par où est-il parti ? J'ai besoin de le savoir. C'est important !

— Sais pas. J'arrangeais la vitrine, j'ai pas fait attention. J'imagine qu'il a essayé de trouver du boulot dans un autre magasin...

Misère ! On a retrouvé la trace de mon corps pour la perdre aussitôt.

Juliette jette un regard désolé à l'intérieur du sac.

— Tu peux être n'importe où à l'heure actuelle, soupire-t-elle, désappointée.

— Avec mon sens de l'orientation et ma vitesse de croisière, je dois être encore dans les parages...

Nous arpentons donc le centre commercial à la recherche de ma moitié égarée. Juliette apostrophe quelques personnes pour leur demander si elles n'auraient pas vu passer un garçon sans tête. « Un garçon sans tête, hein ? Ce serait pas toi, par hasard, qui se paierait la mienne ? » réplique un monsieur. Plus loin, une dame du troisième âge pense avoir aperçu notre homme. « Porte-t-il des lunettes ? » Sans

se démonter, Juliette continue de prospecter lorsqu'elle croise un certain Charles-Antoine. Elle me dépose au milieu de l'allée pour lui faire la bise.

Bien que je ne sois pas à proprement dit un expert dans les relations sentimentales, je comprends très vite que Juliette en pince pour ce jeune homme. Elle minaude, adopte un ton mielleux, ricane pour des riens. Même si elle ne se trouve pas dans mon champ de vision, j'ai l'impression de la voir rougir. Si j'avais des doutes, à présent j'en suis sûr : Juliette n'a pas le béguin pour moi. La preuve, je n'existe déjà plus à ses yeux.

Tandis que son Roméo lui propose de faire quelque chose en soirée, je fiche le camp. Pas dans mon imagination. Et pas parce que je l'ai décidé, mais parce qu'un voleur s'est emparé du sac à leur insu.

Je crie pour alerter Juliette. Mais elle est trop envoûtée par son prince charmant pour se rendre compte de ma disparition.

Et c'est reparti !

Je virevolte d'un bord et de l'autre. Cet étourdissant manège se termine deux ou trois minutes plus tard dans les cabinets d'aisances, où l'on me sort de ma cachette. Deux gamins – dix ou onze ans, guère plus – me dévisagent d'un regard à la fois déçu et dégoûté.

— T'es débile ! Pourquoi t'as pris cette affaire-là ?

— En voyant le sac, j'ai pensé que c'était peut-être un portable, une tablette électronique... N'importe quoi, mais pas ça !

Ne sachant quoi faire de moi, on me pose sur le dessus du réservoir de la chasse d'eau.

— Fais voir le reste !

Le pickpocket dispose trois portefeuilles sur le couvercle de la cuvette.

— Hé ! C'est le mien ! Ça ne vous suffit pas de voler ma tête, il vous faut en plus me dépouiller de mon argent !

En m'entendant parler, les deux garnements échangent un regard ahuri.

— Redonnez-moi tout de suite mon portefeuille, sinon je donne votre signalement à un gardien de sécurité...

— Et tu iras le voir comment, le gardien de sécurité ? en roulant jusqu'à lui ?

— Tu fermes ton clapet, p'tite tête. Dis un autre mot et je te rafraîchis les idées dans le bol des toilettes. Compris ?

Vu le châtiment auquel je m'expose, je fais très attention de ne pas rétorquer « Cinq sur cinq ».

Les jeunes voleurs s'emparent de l'argent, balancent les portefeuilles dans la corbeille et déguerpissent.

Il ne me reste plus qu'à espérer que Juliette ait envie d'aller au petit coin et qu'elle entre par mégarde dans les toilettes des hommes...

Une rencontre imprévue

LA ZONE DE DÉCHARGEMENT DE LA PLACE ELDORADO DONNE SUR UN TERRAIN EN PENTE QUI MÈNE À UN SENTIER ASPHALTÉ. Julien s’y promène en cherchant un coin ombragé pour faire pipi en toute discrétion. Il arrive bientôt au bout de ses capacités de rétention.

Il s’engage dans un tunnel dont les murs sont couverts de graffitis et où trois adeptes de la planche à roulettes filment leurs exploits avec un cellulaire. À son approche, ceux-ci cessent toute activité pour regarder l’énergumène passer, trop abasourdis pour émettre un commentaire.

Julien s’arrête au milieu du tunnel, près du mur. Sans plus attendre, il ouvre sa braguette et se soulage enfin.

— Dites-moi, les gars, est-ce que j’hallucine ou cette espèce de demeuré est en train de pisser sur mon chandail des Canadiens ? demande le seul gars du trio à être torse nu.

— Peut-être qu’il délimite son territoire, comme les chiens ? avance son acolyte.

— En tout cas, il a du front tout le tour de la tête, commente le dernier.

De son côté, Julien se décharge d'un grand poids, engendrant une fontaine d'urine qui éclabousse le mur en face de lui et qui forme un réseau de rigoles à ses pieds.

— Je vais lui apprendre la politesse ! dit l'ado aux abdominaux en forme de tablette de chocolat.

— Vas-y mollo quand même. Ce gars-là n'a visiblement pas toute sa tête. On peut même dire qu'il n'en a pas du tout. Il ne sait peut-être pas ce qu'il fait...

— C'est pas une raison pour confondre mon chandail des Canadiens avec une litière !

Julien est en train de rattacher son pantalon lorsqu'on lui enfonce un doigt entre les omoplates.

— Hé, qu'est-ce qui t'est arrivé ? T'as fait joujou avec la tronçonneuse de papa ? Tu t'es arraché les cheveux et la tête est venue avec ?

Julien fait volte-face.

— Compte-toi chanceux de ne pas avoir de tête parce que je me serais fait un plaisir de la démolir ! explique, les dents serrées, le propriétaire du vêtement souillé.

Ne sachant pas à qui il a affaire, Julien tâte le visage de son interlocuteur. Geste pacifique qui lui vaut un coup de poing dans le ventre. L'ado en furie s'apprête à le frapper de nouveau lorsqu'une voix résonne dans le tunnel :

— Tu t'en prends à des plus faibles que toi maintenant, Martineau ? déclare le chef d'une bande rivale en patins à roues alignées. Je suppose que tu t'attaques aussi aux vieilles dames sans défense...

Cette accusation met le feu aux poudres. La guerre des roulettes éclate. Tous prennent part à la mêlée, sauf Julien, qui tente encore de reprendre son souffle. Décidément, les vibrations sont mauvaises dans ce secteur. S'il reste là, il risque fort de recevoir d'autres taloches, alors il se sauve, ni vu ni connu. Il longe le tunnel en laissant sa main glisser sur le mur jusqu'à ce qu'il sente le soleil plomber sur sa peau. Il s'éloigne ensuite au pas de course.

Il court, il court, et se retrouve tout à coup à plat ventre dans l'herbe. Il se redresse pour tâter l'objet qui l'a fait trébucher. Ses mains se promènent sur une jambe, un ventre, une épaule, un bras.

— Salut. Moi, c'est Ève.

La fille étendue sur le gazon retire les écouteurs de son lecteur numérique, plus amusée que dérangée par cette turbulente rencontre.

— Ça t'arrive souvent de foncer comme un boulet de canon sur les filles ?

Julien caresse la main au bout du bras, comme s'il cherchait à savoir à qui elle appartient.

— Et ta tête, elle est passée où ? Tu l'as laissée à la maison ? questionne la dénommée Ève en jetant un œil intrigué sur le cou du coureur.

Les mains de Julien remontent à présent vers le visage de cette fille qui s'est mise en travers de sa route. Ses doigts escaladent ses joues, étrangement humides. Son index essuie une larme.

— T'inquiète pas, ce n'est pas parce que tu as failli me marcher dessus que j'ai du chagrin.

Elle renifle un bon coup.

— J'ai vu mon ex avec sa nouvelle blonde tantôt. Je n'ai même pas eu le courage de le saluer tellement ça m'a virée à l'envers. Je ne peux pas croire qu'il m'ait remplacée aussi vite !

Julien lui caresse le dos.

— Il s'appelait Adam, t'imagines ? Adam et Ève... Il était facile de croire qu'on était faits l'un pour l'autre. Le problème, c'est que ni lui ni moi ne sommes religieux. La Bible, je ne l'ai pas lue. Je suppose que notre couple était condamné à prendre l'eau et à faire naufrage.

Son confident fait rouler entre ses doigts un pissenlit qu'il a arraché.

— Hon ! t'es trop mignon, s'exclame Ève en pensant qu'il s'agit d'un cadeau.

Elle s'empare de la fleur et la place sur son oreille, puis, avec un regain d'énergie, se lève. Elle est assez petite – de la même taille que

Julien sans sa tête. Elle porte un foulard noir sur des cheveux presque aussi foncés, un short très court et un t-shirt si long qu'il pourrait à la rigueur passer pour une robe, sur lequel figure l'image d'un crâne pas très sympa.

— Non mais, qu'est-ce qui cloche dans mon cerveau pour que je tombe amoureuse des pires imbéciles, des énergumènes les plus bizarres ?... Pour une fois, j'aimerais rencontrer un gars pas compliqué, qui ne se casse pas la...

Elle s'arrête pour fixer son interlocuteur, songeuse.

— Au fond, c'est peut-être toi qui as raison. Le meilleur moyen de ne pas se casser la tête, c'est de la laisser à la maison. Si je pouvais faire ça, j'arrêteraï de me tracasser pour des riens et je profiterais mieux de l'instant présent.

Elle prend une grande inspiration, visiblement ragaillardie.

— En ce moment, tu sais de quoi j'ai envie ? D'un smoothie au chocolat ! Est-ce que t'as des plans pour le reste de l'après-midi ? Non ? Alors je t'emmène dans un endroit où on sert les meilleurs smoothies au monde.

Julien la suit sans rechigner. Cette main-là aussi est douce et invitante.

— Tu sais que tu ferais un bon psy ? Ça fait à peine cinq minutes que je te connais et je suis déjà en train de te raconter mes problèmes !

Le grand plongeon

UNE PERSONNE ENTRE D'UN PAS PRESSÉ DANS LE CABINET À CÔTÉ.
JE ME RACLE LA GORGE.

— Excusez-moi de vous déranger, monsieur, dis-je sur un ton courtois, mais je suis mal pris. J'ai besoin de votre aide...

Au bout d'un moment, j'aperçois un œil dans l'entrebâillement de la porte. L'homme ouvre plus grand, surpris de ne trouver personne sur le trône.

— Ah, d'accord, fait-il en voyant ma tête, comprenant du coup l'étrange problème auquel je suis confronté. Amanché comme t'es, ça ne doit pas être évident d'aller aux toilettes.

Ce type prend vraiment des vessies pour des lanternes. M'a-t-il bien regardé ?

— Comme vous voyez, monsieur, j'ai perdu quelque chose d'assez important...

— Quoi ? Ta casquette ? Tes verres de contact ?...

Je lève les yeux au plafond. Pourquoi faut-il que je ne rencontre que des sans-dessein aujourd'hui ? On dirait que je suis le seul à avoir gardé mon cerveau à l'intérieur de mon crâne.

— Non, mon corps. J'ai perdu mon corps et j'aimerais beaucoup le récupérer.

— Écoute, jeune homme, si tu cherches un corps, c'est à la police qu'il faut t'adresser. Il n'y a vraiment plus moyen d'être tranquille nulle part ! peste-t-il en quittant les lieux.

Aussitôt qu'il sort, un préposé à l'entretien pénètre dans la pièce en poussant un chariot.

— Oh là là ! réagit-il en me voyant. Je te dis qu'il faut être distrait en diable pour oublier sa tête dans les sanitaires !

Je n'ai pas le temps de placer un mot qu'il me prend et me dépose sur son chariot, au milieu de divers produits nettoyants. Je voudrais bien rouspéter, mais je suis réduit au silence, la face enfoncée dans une serviette.

On me transporte ensuite d'un bout à l'autre du centre commercial, jusqu'aux bureaux administratifs situés à l'étage. Mon périple se termine dans une grande boîte sur laquelle est écrit : « OBJETS PERDUS ».

Le monde à l'envers ! Je cherche mon corps et c'est ma tête qui finit aux objets perdus !

Gants, casquettes, foulards, babioles d'enfant, peluches, portefeuilles même, et quantité d'autres accessoires me tiennent compagnie. Tout n'est pas perdu, me dis-je. Juliette viendra sûrement me chercher ici lorsqu'elle découvrira que j'ai foutu le camp.

Dans un relent d'optimisme, je guette l'arrivée de mon amie, que j'espère imminente. Quelqu'un s'approche. À la place de la jolie Juliette, un jeune blanc-bec mal rasé apparaît en contre-jour au-dessus de la boîte. En se penchant pour fourrager dans le fouillis d'objets égarés, il remarque ma présence. Je ne suis pas un caméléon. Ma tête se fond plutôt mal dans le décor.

Il arbore un sourire narquois. Je ne sais pas quelle idée vient de le traverser, mais je peux dire tout de suite que je désapprouve.

Sans prendre de gants blancs, il m'enveloppe dans un foulard à la façon d'un baluchon et il dit ensuite à une employée qu'il a trouvé ce qu'il cherchait.

Devant l'entrée, l'attend une auto sport à la peinture défraîchie.

— Puis ? Tu l'as retrouvée, ta casquette ? s'enquiert le conducteur de la bagnole.

— J'ai trouvé mieux ! Attendez de voir ça, les gars. Vous allez HAL-LU-CI-NER !

Une fois assis sur la banquette arrière, sous les regards intrigués de ses camarades, il déballe le cadeau avec lenteur afin de créer un suspense. Et lève le voile sur mon magnifique visage.

Ta-dam ! Une tête. Une vraie tête, et encore vivante par-dessus le marché !

— Qu'est-ce que vous dites de ça, les gars ?

Ils n'en disent rien. Ils se marrent. Et je deviens aussitôt leur tête de Turc.

La voiture démarre en faisant crisser les pneus. Un des gars dissimule sa tête derrière la mienne et me prête une voix ridicule de personnage de dessin animé.

Je râle.

— Vous êtes lourds.

— Regardez, l'homme à deux têtes ! enchaîne le rigolo en plaçant ma tête à côté de la sienne et en fixant les autres automobilistes.

— Hé ! On pourrait cacher cette face de rat sous l'oreiller de ma sœur. Je gage dix piastres qu'elle perd connaissance !

Ces dégénérés veulent se servir de moi pour jouer des tours pendables à leur entourage. Je n'ai pas intérêt à rester avec eux plus longtemps. Le taré qui me tient me fait maintenant tourner entre ses doigts comme un ballon. Oups ! Il m'échappe. En me rattrapant, son index s'introduit dans ma bouche. Je profite de l'occasion y planter mes dents de toutes mes forces.

— Aïe ! Il m'a mordu, ce con ! hurle ma victime après que j'ai eu desserré les mâchoires.

Le gars est si furieux contre moi qu'il me lance par la fenêtre. En planant dans les airs, je me rends compte que je suis sur un pont. Je ferme les yeux en pensant m'écraser le nez contre le parapet, mais non, je passe par-dessus.

Et je vais m'échouer une vingtaine de mètres en contrebas, dans la rivière.

Le pire, c'est que je n'ai jamais appris à nager !

Ève et Adam

CINQUANTE-HUIT MINUTES APRÈS LE DÉPART EN TROMBE DE JULIEN (TÊTE) DANS UN SAC EN PLASTIQUE, JULIEN (CORPS) EST DE RETOUR AU *ED CAFÉ*, MAIS ACCOMPAGNÉ D'UNE AUTRE FILLE.

Au moment où il entre dans l'établissement, Laurie en sort et accroche par mégarde l'épaule de son frère. Au lieu de s'excuser, elle le détaille des pieds aux épaules d'un air dédaigneux.

— Pff ! Quel m'as-tu-vu, celui-là ! grommelle-t-elle avant de s'éloigner au bras d'un grand blond aux cheveux longs.

— Tu parles d'une mal élevée ! Non mais, pour qui elle se prend, celle-là ! s'écrie Ève en se dirigeant vers les deux seules places libres.

La table n'a pas été nettoyée, Ève observe avec curiosité les traces des derniers clients qui l'ont occupée : tasses vides, miettes de muffin dans une assiette, sachets de sucre éventrés. On a même joué au bonhomme pendu sur les serviettes en papier, mais avec des phrases complètes, du genre : « Tu es encore plus jolie que tu ne l'étais déjà au primaire » ou encore « Je n'aurais jamais pensé être aussi heureux

d'avoir un accident d'auto ». Des phrases qui sonnent comme des aveux, songe Ève, un brin rêveuse, lorsque le serveur se pointe pour libérer et essuyer la table.

— Il me semble que je t'ai déjà vu quelque part, dit-il en considérant Julien avec une mine perplexe. Tu n'étais pas un des participants de l'émission *Sans queue ni tête* par hasard ?

N'obtenant pour toute réponse qu'un silence indifférent, il prend les commandes puis tourne les talons.

— J'ai du mal à te cerner, avoue Ève en fixant son compagnon avec un sourire dans les yeux. Je ne sais même pas si tu es beau comme un cœur ou laid comme un pou. Parce que tu n'as pas de tête, je peux t'en imaginer toute une variété. Tu n'es pas juste un gars, tu es tous les gars à la fois. Ton look unique te confère une aura de mystère qui te rend... pas mal attrayant.

Sur cette confidence, le serveur revient avec deux grands smoothies au chocolat. Ève salive juste à les regarder. Sa première gorgée la propulse au nirvana.

— Hmmm ! C'est divin, non ?

De toute évidence, Julien n'est pas en mesure de partager son exaltation. Il caresse le verre, trempe son doigt dedans, le laisse un moment en l'air (comme s'il tentait de déterminer la direction du vent) et le plonge ensuite

à l'intérieur de son cou. Deux secondes après, son corps est secoué de violents soubresauts, comme s'il s'étouffait.

Ève comprend que boire est un véritable défi technique pour un individu dépourvu de tête et, par conséquent, de bouche.

Dans un premier temps, elle demande au serveur s'il aurait l'amabilité de lui apporter un entonnoir. Ensuite, elle inspecte le cou de son copain à la recherche de l'œsophage. Elle doit faire attention de ne pas le confondre avec la trachée. Ses cours de biologie étant loin dans sa mémoire, elle demande à un voisin de table la permission d'utiliser son ordinateur portable juste une minute. Elle trouve rapidement sur Internet une vue anatomique des appareils digestif et respiratoire du corps humain.

Avec un rictus amusé, le serveur apporte l'accessoire demandé. Ève insère le bout de l'entonnoir dans le bon conduit, puis y verse deux cuillerées de boisson chocolatée.

Julien tape des mains en signe d'appréciation. Ève verse alors le contenu de son verre à petites doses. Il adore ça. Le liquide glacé qui se propage à l'intérieur de son corps lui donne soudain la bougeotte. Il tâtonne la surface de la table, attrape le deuxième verre et le verse lui-même dans l'entonnoir, en en renversant une partie à côté.

— Holà ! Tu n'y vas pas de main morte !... Hé ! Hé ! Les meilleurs smoothies au monde, je te l'avais bien dit !

Julien est survolté. Tout en se trémoussant sur sa chaise, il joue du djembé sur le coin de la table. Prestation musicale qui lui vaut quelques œillades réprobatrices de la part des autres clients. Il déchire des sachets de sucre qu'il verse dans sa grande bouche circulaire. Écrabouille entre ses doigts des gobelets de crème à café. Les fait gicler sur le tableau accroché au mur. Gaffe qui déclenche chez Ève un irrésistible fou rire.

Arrive le serveur, pas content, qui leur suggère d'aller prendre l'air. Ève comprend le message.

— Ouf ! Ça faisait longtemps que je n'avais pas ri comme ça, avoue-t-elle une fois dehors. T'es une vraie bombe d'énergie. Bonjour les dégâts !

Pour se calmer, elle propose d'aller au parc se tremper les orteils dans la rivière.

— Tu me plais de plus en plus, avoue-t-elle. Au fait, je ne sais même pas comment tu t'appelles...

C'est alors qu'un vieil homme leur barre le chemin et fournit la réponse à son interrogation.

— Tiens, si ce n'est pas le brave Julien ! clame-t-il, les bras grands ouverts.

— Et vous, vous êtes qui ? demande Ève, stupéfaite.

— Pierre Gendron, mais tout le monde m'appelle monsieur Pigeon, rétorque-t-il en sortant un cellulaire de sa poche. C'est à Julien. Tu peux le lui redonner. Je suis sûr qu'il regrette de l'avoir jeté à la poubelle.

Elle allume le portable et l'inspecte, sans comprendre, tandis que le vieillard s'approche de Julien en lui décochant un clin d'œil gros comme le bras.

— Je t'avais dit que ça s'arrangerait avec ta copine, hein ? lui murmure-t-il à son oreille disparue.

Il se tourne ensuite vers Ève en pointant le ciel du doigt.

— Je ne suis pas météorologue, mais à voir les méchants nuages qui s'amènent, on risque de goûter bientôt à la colère des dieux. Bonne fin de journée, les tourtereaux ! lance-t-il avant de reprendre sa route.

— Qui c'est, ce monsieur Pigeon ? demande Ève, décontenancée. Et pourquoi il nous appelle « les tourtereaux » ?

À vrai dire, Julien n'en a aucune idée.

Un demi-kilomètre plus loin, à quelques pas du parc Marie-Antoinette, les tourtereaux font une autre rencontre, au grand désarroi d'Ève.

— Ah non, pas encore eux ! maugrée-t-elle avant de se tourner vers son camarade. À partir de maintenant, on forme un couple, d'accord ?

Julien veut bien. Du moins, il ne s'oppose pas à cette idée.

Lorsque les deux couples se croisent, Ève prend un air faussement ravi.

— Adam ! En voilà une surprise !

— Salut Ève. Ça boume ? Tu connais Sandra ? Qui c'est, l'éclopé ? On dirait une tortue qui a rentré sa tête dans sa carapace ! Ha ! Ha !

— C'est Julien et je te défends de l'insulter ! C'est le gars le plus cool qu'il m'ait été donné de rencontrer...

— Si tu le dis.

— Et il embrasse comme un dieu, ne peut-elle s'empêcher d'ajouter.

— Je paierais cher pour voir ça !

Ève soutient un moment le regard de son ex, puis se tourne vers Julien, prête, pour les besoins de la cause, à passer à l'acte. Mais devant la tête inexistante de son prétendu nouvel amoureux, elle se ravise.

— Julien n'est pas le genre à se donner en spectacle...

Sandra, qui n'a pas encore dit un mot, se mêle alors à la discussion.

— Mais je le reconnais ! C'est le gars de la vidéo qui circule sur Facebook, le mannequin rigolo de la vitrine des *Fringués Fringants* !

Ève est la première surprise de l'apprendre. Elle savait bien que son compagnon avait un petit quelque chose de spécial, mais elle ne se

serait jamais douté qu'il était une vedette du prêt-à-porter !

Un coup de tonnerre abrège les retrouvailles. Les couples se séparent et repartent dans des directions opposées.

Ève, qui se sent flattée de fréquenter un top-modèle, se colle contre le surprenant Julien et tous deux se rendent au parc, bras dessus bras dessous.

21

Nature morte

PLOUF ! JE PIQUE UNE TÊTE DANS LA RIVIÈRE.
JE NE SAIS PAS NAGER, LA BELLE AFFAIRE !
Même si j'étais un maître-nageur, sans bras et sans jambes, je ne ferais rien de plus que ce que je fais maintenant, c'est-à-dire me laisser porter par le courant.

Cette fois-ci, je ne vois pas comment je pourrais m'en sortir. Ce n'est qu'une question de temps avant que je me noie.

J'y pense... Comment une tête détachée du reste de son corps pourrait-elle se noyer ? Comment l'eau pourrait-elle s'introduire dans mes poumons si mes poumons se trouvent sur la terre ferme ?

En descendant la rivière, je découvre que je peux demeurer sous l'eau sans respirer pendant plusieurs minutes, et cela sans trépasser. Un des avantages à être décapité, c'est qu'on ne peut pas mourir de noyade. Enfin un aspect positif à mes déboires !

L'eau a certainement commencé à s'infiltrer dans mon cerveau, car je perds la carte. Un poisson circulerait dans mon crâne que je ne serais pas surpris. Puis, soudain, une force

me ramène vers la surface et me hisse hors de l'eau. Je pends à un fil, un hameçon accroché sur le bord de la bouche.

— T'as vu ça ? Je fais quoi avec une prise pareille ? Je la remets à l'eau ? s'interroge un pêcheur en me montrant à son partenaire.

— Regardons ça de plus près, propose celui-ci en attrapant ma tête avec un filet.

On m'installe sur un rocher surplombant la rivière, à proximité d'un sentier boisé. Même si je suis semi-conscient, j'entends tout.

— Hmm... Elle n'a pas l'air en grande forme, cette tête.

— Tu crois qu'il faut lui prodiguer les premiers soins ?

— Comme quoi ?

— Le bouche-à-bouche, par exemple.

— Hou-là ! Je passe mon tour. Ça doit faire une éternité que ce type ne s'est pas brossé les dents.

— Quand mon neveu s'est coupé un doigt avec une scie ronde, il a mis le bout sectionné dans un seau de glace et les chirurgiens ont été capables de le lui recoller. Il faudrait peut-être garder cette tête au frais dans la glacière...

— T'es fou ! S'il revient à lui, il va bouffer notre poisson.

Il vaut mieux être sourd que d'entendre une discussion aussi consternante !

— Qu'est-ce qu'on fait avec lui dans ce cas ?

Après avoir longuement réfléchi à la question, ils décident de s'en aller et de me laisser là. Ma présence a gâché leur partie de pêche entre amis.

Tandis que ma tête se vide de toute l'eau emmagasinée, je reprends peu à peu mes esprits. Ma vue se désempoille. Une fourmi me rejoint au sommet du rocher. Une autre la suit. Puis deux autres. Quinze autres ! C'est tout un régiment qui prend d'assaut la colline. Alors que je suis attaqué de toutes parts, je tente en vain de fermer tous mes orifices. Les insectes escaladent ma figure. Lorsqu'ils pénètrent dans mes narines, telles les portes d'un somptueux palais à explorer, j'expire de toutes mes forces pour les expulser, mais certains réussissent néanmoins à se frayer un chemin. Si je les laisse faire, ces bestioles infernales vont me bouffer la cervelle !

Une dame en vélo apparaît soudain sur le sentier. Elle s'arrête pour regarder mon visage qui se contorsionne afin de repousser l'ennemi. Si je crie, les envahisseurs vont débouler par dizaines dans ma bouche. Je l'implore donc du regard de me venir en aide.

Ce qu'elle finit par faire, après un moment d'hésitation. Elle me débarrasse des insectes venus faire la fête sur ma tête en me secouant, en soufflant dans mes oreilles, en les envoyant valser à coups de pichenettes.

— Je crois que vous m'avez sauvé la vie, madame, dis-je lorsque l'opération nettoyage est terminée. Ces fourmis étaient voraces. Je ne sais pas comment vous remercier...

— Tu pourrais poser pour moi.

— Pardon ?

— Tu cherches un moyen de me remercier, alors je propose que tu me serves de modèle pour un tableau, explique-t-elle en pointant un chevalet attaché à l'arrière de sa bicyclette.

De peur d'être de nouveau laissé à moi-même et d'être ensuite transformé en fourmi-lière, j'accepte sa proposition.

Elle me dépose dans le panier au-devant de son vélo – qui devait être un modèle révolutionnaire dans les années trente – et poursuit sa balade jusqu'à un parc joliment boisé, celui-là même où je devais aller initialement : le parc Marie-Antoinette !

La dame me place sur une table à pique-nique, réarrange ma coiffure en quelques gestes rapides, puis installe son matériel trois ou quatre mètres plus loin : chevalet, toile, pinceaux, tubes de peinture.

— Je me cherchais justement une nature morte. Tu es parfait ! dit-elle en se mettant à l'ouvrage.

Un modèle vivant pour une nature morte, on aura tout vu !

Je la regarde peindre. (Que puis-je faire d'autre ?) C'est une femme d'âge mûr au regard pétillant, très jolie avec ses longs cheveux argentés, qui a conservé sa jeunesse et qui sourit à la vie. Je me sens en confiance avec elle. Une fois son tableau achevé, elle ne m'abandonnera pas comme tous les autres l'ont fait, tel un déchet nauséabond ou un gadget bas de gamme sans intérêt.

Le problème, c'est qu'elle n'a pas l'occasion de terminer sa toile.

Des roulements de tonnerre annoncent l'arrivée imminente d'un orage. En quelques minutes à peine, le ciel passe du bleu clair au gris obscur.

Dès l'apparition des premières gouttes de pluie, l'artiste peintre remballé son matériel en deux temps trois mouvements. Je lui fais part de mon désir de jeter un œil sur le tableau, mais elle est trop pressée de décamper pour considérer ma requête.

Elle fait bien, en un sens, car une minute après son départ, le ciel se fend en deux, déversant des trombes d'eau.

C'est le déluge.

Un garçon entreprenant

JULIEN ET ÈVE SE FONT PRENDRE PAR L'AVERSE AVANT D'AVOIR EU L'OCCASION DE TREMPER LEURS ORTEILS DANS LA RIVIÈRE. IL PLEUT À BOIRE DEBOUT. EN MOINS DE TRENTE SECONDES, ILS SONT TREMPÉS JUSQU'AUX OS.

Cette douche rafraîchissante est la bienvenue. Julien l'accueille à bras ouverts. Divine sensation de liberté. Étouffé par ses vêtements qui lui collent à la peau, Julien les retire un à un et les fait tourner au-dessus de ses épaules avant de les envoyer valser au loin. Un vieux réflexe de pudeur l'incite cependant à conserver son caleçon. Et puis, fou comme un balai, il se lance dans une danse tribale de son cru. Bien qu'elle soit tentée de se dévêtir à son tour, Ève se garde une petite gêne, comme on dit. La douce folie de son compagnon étant contagieuse, elle se met elle aussi à giguer sous la pluie.

Entre deux galipettes, Ève lui attrape la main. Et Julien en profite pour la tirer vers lui et la serrer dans ses bras. Tout bien considéré, il se comporte avec elle de manière aussi entreprenante qu'avec le mannequin féminin des

Fringués Fringants. Si sa tête le voyait faire, sa mâchoire tomberait à terre !

Dans le feu de l'action, son pied dérape dans l'herbe détrempée. Il entraîne sa partenaire dans sa chute, si bien qu'ils se retrouvent couchés l'un sur l'autre. Ses mains se mettent à glisser sur le corps d'Ève comme un patineur artistique sur la glace. Lorsque l'une d'elles remonte le long de la jambe jusqu'en haut des cuisses, on lui défend de s'aventurer plus loin.

— Holà, amigo ! T'as la main drôlement baladeuse ! J'ai la réputation d'être vite en affaires, mais toi, tu bats des records ! Ça fait à peine une heure qu'on s'est rencontrés ! Je ne voudrais surtout pas que tu penses que je suis une fille facile.

Les caresses dégènèrent vite en combat de chatouilles. Ève concentre ses attaques sur les flancs et les aisselles de sa victime, qui demanderait bien grâce si elle en était capable.

Et c'est sur cette vague de rires silencieux que l'averse s'arrête, aussi soudainement qu'elle a commencé. Des rayons percent l'épaisse paroi nuageuse, faisant étinceler les gouttelettes de pluie sur le gazon.

Ève se relève et ramasse les vêtements de Julien éparpillés aux quatre vents. Elle les essore, puis les secoue pour leur redonner forme. Elle voudrait bien en faire autant avec les siens, mais elle n'ose pas se déshabiller de-

vant son ami. Elle décide de se retirer dans le boisé à côté. Mais avant, pour plus de sûreté, elle attache Julien à un arbre, comme on fait avec les chiens. Elle se sert de son t-shirt pour nouer son poignet à une branche qui lui paraît suffisamment solide.

— Ne bouge pas, d'accord ? J'en ai pour une minute, l'avise-t-elle avant d'aller se cacher derrière une rangée d'arbres.

À peine est-elle partie que Julien libère sa main comme si de rien n'était.

À son retour, Ève constate avec stupeur qu'il n'y a plus personne. Elle regarde alentour. Pas de Julien à l'horizon.

Les retrouvailles

L'ORAGE BAT SON PLEIN. ABANDONNÉ SUR LA TABLE DE PIQUE-NIQUE, JE M'EN PRENDS PLEIN LA GUEULE.

Il pleut tellement que j'ai du mal à garder les yeux ouverts. Des gouttes de pluie grosses comme des balles de golf me fouettent le visage. Une rafale de vent me renverse. J'exécute des tonneaux, jusqu'à ce que le sol se dérobe sous mon nez et que je me ramasse dans l'herbe.

Ô pauvre moi ! Pour m'aider à prendre mon mal en patience, je dresse – non sans auto-dérision – une liste de mes joyeuses mésaventures de l'après-midi. Je tente ensuite d'établir un palmarès des cinq pires moments. Ma situation me paraît soudain si désespérée que j'éclate de rire.

Une tête dans l'herbe, à la pluie battante, qui se marre... Cela fait de moi un candidat sérieux pour un internement à l'asile.

Les précipitations sont fortes, mais de courte durée. Moins d'une minute après la dernière goutte tombée sur mon front, la lumière du soleil se faufile à travers les nuages, dessinant dans le ciel un arc-en-ciel immense

qui semble enjamber la ville. Je le vois très bien d'où je suis. À vrai dire, je ne sais trop comment réagir, je ne suis plus habitué à vivre des expériences agréables.

Alors que je m'interroge sur mon avenir, il se produit rien de moins qu'un miracle. J'aperçois mon corps qui se dirige droit sur moi !

La première question qui me vient à l'esprit est celle-ci : mais qu'est-ce que je fous dans ce parc en bobettes ?

Le voilà qui s'approche. Je prie pour qu'il me ramasse sur son chemin. Je tente de communiquer avec lui par télépathie. Je me dis qu'en me concentrant je dois pouvoir le contrôler à distance. Après tout, il m'appartient. Et il est habitué à m'obéir au doigt et à l'œil. De nous deux, le patron, c'est moi.

À mon approche, je lui ordonne de ralentir le pas. D'abord mentalement, ensuite verbalement. Puis en criant à tue-tête. Mais le bougre n'entend rien. Pire que ça, il me fonce carrément dessus ! Son pied me rentre dans la bouche, ce qui le fait piquer du nez (si je puis dire).

Une chose est sûre, il faudra que je pense à me laver les pieds. Et les dents !

Le corps se redresse. À genoux, il tâte l'herbe mouillée à la recherche de cet objet curieux qui l'a fait trébucher. Et – eurêka ! – il le trouve.

Il ME trouve !

Ma main effleure mon crâne. Mes doigts empoignent mon toupet. Je n'ai jamais été aussi content de me faire tirer les cheveux !

De peur de brusquer mon corps ou de l'effrayer, je lui parle d'une voix douce et encourageante.

— C'est ça, mon petit bonhomme... Maintenant, dépose-moi gentiment sur tes belles épaules et ton calvaire tirera à sa fin. Un dernier effort, camarade. Tu y es presque...

Mais mon corps a d'autres plans.

Apparemment, monsieur n'est pas content d'être tombé et il m'en veut. Il se relève et, tel un lanceur de poids aux Olympiques, il me lance à l'autre bout du monde. Je n'en reviens pas ! Même mon propre corps se fout de ma gueule. Même lui m'envoie au diable !

Un érable met fin à mon vol plané. Les feuilles me fouettent la figure tandis que je dégringole de l'arbre. Pendant un moment, je demeure en équilibre précaire sur une branche en V, puis vacille vers l'avant et tombe de plus belle. Ricoche sur une branche plus massive et... ploc ! j'atterris pile poil sur mon corps qui passait par là.

Quelle est la probabilité qu'une pareille coïncidence se produise, hein ? Ne suis-je pas le type le plus veinard du monde ? Je peux bouger mes doigts, mes bras, mes pieds. Je

contrôle à nouveau mon corps. Je suis redevenu un être humain à part entière.

— Yeeppiiiiii !

En laissant éclater ma joie, j'oublie de maintenir ma tête et celle-ci retombe sur le sol. Mon corps, qui semble ne s'être rendu compte de rien, continue de marcher droit devant lui, comme s'il avait un endroit où aller, un rendez-vous à ne pas manquer. Le salaud m'abandonne encore une fois. Il peut se considérer chanceux que je sois dans l'incapacité de lui botter les fesses.

J'avais enfin réussi à me reconnecter à mon corps. Je ne peux pas croire que je l'ai laissé filer. Que j'ai été assez idiot pour ne pas tenir ma tête à deux mains.

J'éclate en sanglots.

Je suis sûr que, même bébé, je n'ai jamais autant braillé !

La pièce manquante

JULIEN CHERCHE ÈVE DÉSESPÉRÉMENT. IL MARCHE D'UN PAS PRUDENT, LES BRAS DEVANT LUI. SE COGNE CONTRE UN ARBRE. Collision douloureuse sans doute, car il se masse l'épaule. Le cœur vaillant, il continue de progresser. Non loin de là, une voix nasillarde lui ordonne de s'arrêter. Il n'en fait rien. C'est alors que son pied heurte un obstacle et qu'il embrasse le sol.

Trop, c'est trop !

Il s'avère que l'obstacle en question est une étrange sphère poilue. Julien l'envoie promener en la lançant aussi loin que possible et reprend la route d'un pas plus déterminé.

Peu de temps après, une lourde masse lui tombe dessus. Tout à coup, images, sons, odeurs lui reviennent en bloc. Comme si une main divine avait relevé l'interrupteur de son organisme sensoriel. Quel choc ! Il voit, il entend, il pense même ! Ah ! sourire à la vie, quel doux bonheur !

— Yeeppiiiiii ! s'entend-il crier.

La sphère en équilibre sur ses épaules bascule et puis, plus rien. Ce fut un éclair de lucidité dans le néant de ses pensées.

Cette tête tombée du ciel étant déjà reléguée aux oubliettes, il va voir ailleurs si la gentille Ève y est.

Il chemine jusqu'à une cabane en briques. Il longe le mur jusqu'à se prendre les pieds dans un véhicule à deux roues. Ses mains s'emparent ensuite d'un objet rectangulaire de bonne dimension, soit le portrait inachevé d'un pauvre diable qui a certainement connu des jours meilleurs. C'est à ce moment-là que Ève aperçoit enfin son ami disparu. Elle rigole, car la peinture qu'il tient à bout de bras lui confère une tête en deux dimensions.

— Wow ! Vachement morbide comme tableau. Tu accrocherais ça dans ton salon, toi ? s'exclame-t-elle en glissant sa main dans celle de Julien.

À ce contact, le garçon dépose la toile, prêt à suivre cette main jusqu'au bout du monde.

— Hé, tu sais que tu ne peux pas te balader en sous-vêtement dans un endroit public ? Le gardien du parc est juste à côté, dans son bureau. Il jase avec une dame. S'il te pince, tu pourrais avoir des ennuis. Viens, avant que la police ne t'arrête pour exhibitionnisme !

En le ramenant à l'endroit où ils ont dansé sous la pluie, Ève perçoit des sanglots. Pourtant, elle ne voit personne dans les parages. À mesure qu'elle se rapproche, les gémissements s'intensifient. En baissant les yeux,

elle découvre dans l'herbe une tête pleurant comme une Madeleine. Et pas n'importe laquelle, celle-là même qui figurait sur le tableau qu'elle vient tout juste de contempler !

Un et un font deux. Ève n'a qu'à faire une simple addition pour que la situation devienne limpide. Elle saisit la tête – si éplorée qu'elle ne semble même pas se rendre compte de sa présence –, puis la place au milieu des épaules de Julien.

La crise de larmes s'arrête aussitôt. Julien considère la personne qui lui fait face avec une kyrielle de points d'interrogation dans les yeux.

— Je m'appelle Ève.

Il la fixe, de plus en plus abasourdi.

— Et toi, tu t'appelles Julien, ajoute-t-elle en souriant.

Le garçon s'aperçoit avec embarras qu'il est pratiquement nu comme un ver.

— Bonjour Ève. Euh... J'aimerais beaucoup discuter, je suis sûr qu'on a des tas de choses à se dire, mais je n'ai pas trop l'habitude de parler aux filles dans cette tenue...

Ève rigole, le regard brillant.

En trouvant le morceau manquant au casse-tête, elle vient de résoudre l'énigme de ce gars trop cool pour être vrai.

La binette de Julien

JE PLEURE TELLEMENT QUE J'AI L'IMPRESSON QU'IL PLEUT ENCORE À VERSE.
LA SOURCE DE MON DÉSESPOIR EST INTARISSABLE.
JE VAIS CHIALER AINSI JUSQU'À MON DERNIER JOUR.

À un certain moment, je détecte une présence étrangère près de moi, mais je m'en fiche comme de mes ongles d'orteils. De toute façon, c'est sans doute un mirage, ou bien un autre cinglé qui trouvera une nouvelle façon de me persécuter.

Je me sens tout à coup décoller du sol. Toutes mes réserves d'espoir ont été dilapidées. Je me fous complètement de l'endroit où on veut m'emmener. Qu'on me fasse une lobotomie ou qu'on se serve de ma tête en guise d'épouvantail pour faire peur aux corbeaux, je m'en moque !

Clic ! En une fraction de seconde, il vient de pousser une extension à ma tête, avec des jambes et des bras que je peux mouvoir à ma guise. À ma grande stupéfaction, mon corps est de retour.

En voyant la fille qui se tient en face de moi – que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam –, j'arrête de brailler comme un veau.

J'en déduis que c'est sûrement elle qui m'a remis la tête sur les épaules. Tête que je tiens solidement, à deux mains. Je ne ferai pas la même erreur deux fois.

— Je m'appelle Ève, indique mon mystérieux sauveur.

Je viens pour me présenter à mon tour lorsqu'elle ajoute :

— Et toi, tu t'appelles Julien.

Elle me décoche alors un sourire si grandiose que j'en ai le vertige. Le premier vrai beau sourire de cette journée apocalyptique. Cette fille est un ange, à n'en point douter. Même la tête de mort sur son chandail semble sourire à la vie.

Je m'aperçois ensuite que je ne porte ni chandail ni pantalon.

— Bonjour Ève, dis-je en bredouillant avec une voix mal ajustée. Euh... J'aimerais beaucoup discuter, je suis sûr qu'on a des tas de choses à se dire, mais je n'ai pas trop l'habitude de parler aux filles dans cette tenue.

Ève tente de réprimer son envie de rire. En vain.

— J'aimerais me rhabiller, si c'est possible...

Lorsqu'elle me prend la main, je suis saisi d'une impression de déjà-vu (ou de déjà-vécu). Je sais dès lors que ce n'est pas la première fois que nos mains entrent en contact.

Elle me conduit à la limite du parc, où elle me montre des vêtements dispersés au sol.

— Mais ce n'est pas à moi, ça !

— En tout cas, c'est ce que tu portais quand on s'est rencontrés.

Je soupire. Un autre mystère s'ajoute à la liste.

Finalement, peu importe que ce soient mes vêtements ou non, du moment que je peux couvrir ma nudité. Comme je dois tenir ma tête en permanence, Ève m'aide à les enfiler.

— Enchantée de faire ta connaissance une deuxième fois, dit-elle lorsque je suis habillé.

Je constate avec un certain étonnement que mon corps obtient pas mal de succès avec les filles. Plus que ma tête, ce que je trouve louche (voire quelque peu déprimant).

— Et ça fait longtemps qu'on se connaît ?

— Une heure et demie, je dirais.

— Et comment s'est-on rencontrés, si ce n'est pas trop indiscret de demander ?

— Tu m'es rentré dedans. Tu m'as presque marché dessus. Romantique, n'est-ce pas ?

— Je peux très bien le croire. Mon corps a fait la même chose avec moi.

Ève me dévisage soudain avec intensité.

— Tu es différent... avec une tête. Remarque, elle te va bien. T'es plus beau que je me l'étais figuré. Et moi qui croyais que tu

avais laissé ta tête chez toi, par choix. Par liberté d'expression.

— Eh non, je l'ai bel et bien perdue. En fait, ce n'est pas tant la tête que j'ai perdue que le corps... Mais bon, j'imagine que ça revient un peu au même.

— Perdre une tête, il faut le faire ! Comment t'as fait ton compte ? dit-elle en passant un doigt sur sa gorge.

Je n'ai pas trop envie de m'étendre sur ce sujet dont je ne suis pas particulièrement fier, alors je lui fais la version la plus courte possible.

— Guillotiné par une vitre d'auto.

Ce qui me vaut un sifflement admiratif (sans doute sarcastique).

Mon téléphone aussi se met de la partie. Je sursaute. Et mes mains lâchent prise pendant une fraction de seconde. Ma tête chancelle sur son socle et... clac ! je suis déconnecté à nouveau de mon corps. Pas longtemps, car mon amie attrape ma tête aussi aisément que si c'était un ballon de volleyball et la remet aussitôt en place.

— Wow ! Bons réflexes ! je la complimente avant de saisir le cellulaire dans ma poche.

C'est Laurie. Qui d'autre ?

— Mais t'es où, bordel ? Ça fait cinquante fois que j'essaie de t'appeler ! hurle-t-elle avec son sens du tact habituel.

— Euh... Au parc, comme prévu.

— Bouge pas, j'arrive, dit-elle avant de raccrocher.

Le temps presse. Il faut absolument que je trouve un moyen de fixer ma tête avant que ma sœur ne rapplique.

Ève et moi faisons travailler nos neurones.

— Des pansements assez gros pour faire le tour du cou, on n'en trouve pas en pharmacie. Je ne suis même pas sûre que ça existe. La solution, c'est peut-être que t'aïlles à l'hôpital...

— Nan ! Un gros ruban adhésif fera l'affaire ! Ça, on en trouve à peu près dans tous les magasins.

Sans perdre une seconde, Ève pique une course au dépanneur situé en face du parc et revient avec un rouleau de *duct tape*. Ensuite, elle recolle les pots cassés. Avec autant de doigté qu'une chirurgienne, elle applique la bande argentée en faisant attention de ne pas me plisser la peau.

— Ça devrait aller, affirme-t-elle au bout de quatre tours.

Je lâche la tête. Elle tient. Mais elle ne tourne plus (un inconvénient somme toute léger compte tenu de l'après-midi infernal que je viens de passer).

Dernière étape, Ève retire son foulard pour me l'attacher autour du cou, me donnant ainsi un look de poète avec lequel je suis plus ou

moins à l'aise (mais je dois reconnaître que c'est mieux que le look d'amputé de guerre).

Sur ces entrefaites, ma grande sœur se pointe. Je remarque que l'aile gauche de l'auto est cabossée. Elle aussi, quelqu'un lui est rentré dedans. C'est peut-être le gars qui l'accompagnait au café... Décidément, il y a de l'amour dans l'air. Cupidon ne chôme pas aujourd'hui !

Laurie ralentit le pas en constatant que je ne suis pas seul.

— C'est elle, ta sœur ? s'étonne Ève en la voyant. On l'a croisée tout à l'heure au *Ed Café* !

— Quoi ! Mon corps aussi est allé là-bas !

Je réfrène un peu mes ardeurs à l'approche de Laurie, visiblement déstabilisée de me trouver avec :

- 1) une fille,
- 2) une fille qui n'est pas Juliette Papineau,
- 3) un nouveau style vestimentaire.

— T'as un torticolis ?

— Ça paraît tant que ça ?

— Je t'ai acheté du parfum, tu sais. Ce serait peut-être un bon moment pour t'en mettre, dit-elle en écarquillant les narines.

Elle aurait pu attendre qu'on soit dans la voiture pour passer cette remarque !

Après que j'ai fait les présentations d'usage, Ève regarde l'heure et annonce qu'elle doit rentrer. Mais avant, je tiens à lui parler en privé.

— C'est dommage que tu partes. J'aurais aimé savoir ce que mon corps et toi avez fricoté ensemble.

— Hmm, tu serais étonné. Y a une chose cependant qu'on n'a pas fait, dit-elle en approchant sa bouche de la mienne.

Je recule d'un pas, mal à l'aise.

— C'est ta sœur qui te gêne ?

— Non, ma mauvaise haleine. Après tout ce par quoi je suis passé, je ne peux pas garantir un baiser de première fraîcheur...

— Dans ce cas, on pourrait peut-être remettre ce baiser à demain, propose Ève en reprenant ses distances. À moins que tu n'aies prévu perdre une autre partie de ton corps, ta bouche, par exemple...

— Ce n'est pas dans mes plans... mais on ne sait jamais !

Je grave son numéro de téléphone dans la mémoire informatique de mon cellulaire et lui promets de l'appeler sans faute.

Tandis que je la regarde s'éloigner, Laurie me dévisage avec des yeux gros comme des pièces de deux dollars.

— Julien Binette, t'es un gars stupéfiant. T'avais rendez-vous au début de l'après-midi avec Juliette et je te trouve en fin de journée avec une fille qui se prénomme Ève. Qu'est-ce qui s'est passé entre les deux ?

— Tu ne vas peut-être pas me croire, mais je me pose exactement la même question.

Les mains sur les hanches, Laurie fronce les sourcils en poussant un grognement. Elle ne se contentera pas d'une réponse aussi évasive.

— C'est une longue histoire... que je ne suis pas sûr de comprendre moi-même. Une histoire assez tirée par les cheveux, je dirais... Tellement que ma tête s'est détachée, ça te donne une idée ! Juliette m'a aidé à la chercher pendant un moment, mais c'est Ève qui a réussi à la retrouver. Sérieux, y a pas grand-chose d'autre à raconter.

Parlant de Juliette, la pauvre me cherche peut-être encore à l'heure qu'il est. Je demande à Laurie la permission d'utiliser son téléphone intelligent pour envoyer un courriel.

*Salut Juliette,
Bonne nouvelle ! Ma tête et mon corps se sont
enfin retrouvés.
Alors tout est bien qui finit bien.
Amitiés.*

Julien

*P.-S. : Tu sembles avoir croisé un gars
intéressant à l'Eldorado (juste avant que je
sois kidnappé). Crois-le ou non, moi aussi j'ai
rencontré quelqu'un... C'est fou, non ?*

Le moins que je puisse dire, c'est que la journée d'aujourd'hui s'est révélée riche en anecdotes croustillantes. Si, dans l'avenir, Ève et moi fondons une famille et que nos enfants nous demandent comment nous nous sommes rencontrés, eh bien, ça nous fera une histoire amusante à leur raconter !



Ce livre a été imprimé sur du papier Sylva enviro
100 % recyclé, traité sans chlore, accrédité Éco-Logo
et fait à partir d'énergie biogaz.

Achévé d'imprimer
à Cap-Saint-Ignace (Québec)
sur les presses de Marquis Imprimeur
en août 2012

le jour où j'ai perdu la tête

- une comédie romantique -

GRAFFITI +



« Ploc ! Ma tête tombe dans la rue, entre le véhicule et le trottoir. Dans une flaque d'eau sale en plus. Aussi bien dire que mon rendez-vous avec Juliette Papineau vient de tomber à l'eau ! »

« Devant mon refus d'obtempérer, le policier décide de sévir.

— Vos papiers d'identité, s'il vous plaît.

— Euh... Je ne les ai pas.

— Où sont-ils ?

— Dans mon portefeuille... qui se trouve dans mon pantalon.

— Quel pantalon ?

— Celui que je porte.

— Je ne vois aucun pantalon.

— C'est que... mon corps est parti avec. Vous vous doutez bien que si j'avais mes jambes, je ne ferais pas le pied de grue ici.

— Vos jeux de mots ne m'amuse pas, jeune homme. »

L'ILLUSTRATION DE LA PAGE COUVERTURE EST DE PASCAL COLPRON.



**SOULIÈRES
ÉDITEUR**

soulieresediteur.com

LE JOUR OÙ J'AI PERDU

